ŒUVRES POSTHUMES DE VICTOR HUGO

LES

ANNÉES FUNESTES

1852-1870

93

TOUS DROITS RÉSERVÉS

185340

VICTOR HUGO

LES

ANNÉES FUNESTES

1852-1870

60824
25 | 9 | 03

PARIS

J. HETZEL & Cie
18, Rue Jacob.

SOC. FR. D'ÉDITIONS D'ART
L.-HENRY MAY
Rue Saint-Benoît, 9 et 11.

PQ
2285
A7
18--

I

ENTRÉE AU DÉSERT

J'ai dit à l'Océan :

— Salut, veux-tu que j'entre,
O gouffre, en ton mystère, ô lion, dans ton antre?
J'arrive du milieu des hommes asservis.
Gouffre, je ne sais plus au juste si je vis;
J'ai ce cadavre en moi, la conscience humaine,
Et je sens cette morte immense qui me mène.
Quoique tuée, elle est vivante encor pour moi.
Mais ai-je sur la face assez d'ombre et d'effroi
Pour être justicier, réponds, mer insondable?
Je voudrais être mort pour être formidable.
Les morts dans leur prunelle ont un tel inconnu
Que le tyran frissonne ainsi qu'un enfant nu
Quand sur lui ce regard de sépulcre s'appuie.
Mer, puisque le soldat, valet d'un traître, essuie
Une infamie avec les plis de son drapeau,
Puisque le prêtre met en vente son troupeau

Et jette on ne sait quel Tedeum à l'abîme,
Horreur! puisque le juge est juge au nom d'un crime,
Puisque les trahisons remplacent les exploits,
Puisque nous n'avons plus que des ombres de lois,
Puisqu'on a poignardé la France entre deux portes,
Mer, j'aimerais mieux être avec les choses mortes
Qu'avec tous les vivants de ce monde âpre et vil.
Le nuage, où parfois s'ébauche un noir profil,
Prouve qu'il peut tomber un éclair d'un fantôme.
Du linceul d'Isaïe il sort un sombre psaume.
Je voudrais n'être rien qu'un aspect irrité,
Une apparition d'ombre et de vérité ;
A force d'être une âme on cesse d'être un homme ;
Que suis-je, mer? dis-moi de quel nom je me nomme.
C'est par les visions que les rois sont punis ;
Est-ce que ce n'est pas une ombre qu'Érynnis?
Est-ce que ce n'est pas une larve qu'Électre?

Et l'Océan m'a dit : — Sois le bienvenu, spectre.

Jersey, août 1852.

II

ENCORE A L'OCÉAN

Je viens à toi.

La nuit sur ma tête descend.
O toi le grand amer et l'immense innocent,
Toi l'assainissement de la terre, et le juge
De l'heure où les vivants méritent le déluge,
Gouffre, tu te connais en gouffres ; vaste mer,
Devant ton œil profond où passe un blême éclair,
Les hommes sont depuis six mille ans misérables ;
Tu vois tous les replis les plus impénétrables
De nous qui ne pouvons voir jusqu'au fond de toi ;
Tu reflètes la nuit, l'éternité, la loi,
Toute la transparence à travers tous les voiles,
Dieu guidant l'attelage énorme des étoiles
Et, parmi les chaos, les enfers et les cieux,
Menant le grand char sombre au but mystérieux.

Je me suis évadé de la honte publique.
Puisque le succès donne aux traîtres la réplique,

Puisque l'autel, l'épée, et le dogme et la loi
Demandent au forfait qui règne de l'emploi,
Puisque je ne puis plus regarder sans colère
Tout ce que le soleil sinistre et lâche éclaire,
Puisque les plus abjects sont les plus forts, j'entends
Ne pas rester parmi les hommes plus longtemps.
Le bas, comme le haut de l'âme, a son vertige ;
Ils me font peur. Veux-tu de moi dans ton prodige ?
Veux-tu me mêler, moi l'âme altière, à tes vents,
A l'indignation de tes grands flots mouvants,
A ta révolte, aux chocs sur les écueils sans nombre,
A ta marée, espoir d'engloutissement sombre ?

Septembre 1852.

III

Un peuple était debout, et ce peuple était grand.
Il marchait lumineux dans le progrès flagrant.
Les autres nations disaient : Voici la tête !
Il avait traversé cette énorme tempête
Quatrevingt-treize, et mis le vieux monde au tombeau ;
Dans la lutte difforme il était resté beau ;
Ce fier peuple, assailli d'événements funèbres,
Avait fait des rayons de toutes ces ténèbres ;
Il avait fait, démon, dieu, sauveur irrité,
De la combustion des siècles sa clarté.
Il avait eu Pascal, il avait eu Molière ;
Il avait vu sur lui s'épaissir comme un lierre
L'amour des nations dont il était l'appui ;
Et, pendant soixante ans, sur sa cime avait lui
Voltaire, cet esprit de flamme armé du rire,
Ce titan qui, proscrit, empêchait de proscrire,
Ce pasteur guidant l'âme, enseignant le devoir
Et chassant le troupeau des dogmes au lavoir.
Ce peuple avait en lui la loi qui développe ;
A force d'être France il devenait Europe ;
A force d'être Europe il était l'univers.
Il savait rester un, tout en étant divers ;

Chaque race est un chiffre, il en était la somme;
Et ce peuple était plus qu'un peuple, il était l'homme.
Dans la forêt sinistre il était l'éclaireur;
Son pas superbe était le recul de l'erreur;
Il proclamait le vrai sur la terre; une lave
Sortait de son esprit qui délivrait l'esclave
Et la femme et le faible et le pauvre inquiet
Et l'aveugle ignorant, de sorte qu'on voyait
Devant sa flamme, hostile au mal, au crime, aux haines,
S'enfuir la vieille nuit traînant les vieilles chaînes.
Il était entouré des ruines du mal,
D'abus tombés, monceau formidable et fatal,
De droits ressuscités, de vertus retrouvées
Et de petites mains d'enfants vers lui levées.
Au lieu de dire : Grâce! il disait : Il le faut!
Il combattait la guerre, il tuait l'échafaud.
Père et frère, il donnait la vie, ôtait les maîtres.
Guetté, mais fort, trop grand, hélas! pour croire aux traîtres,
Il marchait aussi pur que l'aube en floréal,
L'œil fixé sur ce ciel qu'on nomme l'idéal...

Subitement, il est tombé dans l'embuscade,
Et son cadavre est là sur une barricade!

1853.

IV

CÆSAR

Il fait le mal; il boit des pleurs, il boit du sang;
Partout la mort, l'exil, des veuves gémissant,
Des orphelins, des foyers vides;
C'est ainsi qu'entassant deuils, forfaits, désespoirs,
Les tyrans font téter à nos vers, dogues noirs,
La mamelle des Euménides.

Tous ces prétoriens qui l'ont fait empereur
L'entourent; Rome est calme et parle avec terreur
On ne laisse approcher personne;
Ils gardent son palais et veillent à l'entour,
Mille à chaque barrière et cent à chaque tour;
Le monde tremble, — et, lui, frissonne

Il évoque, effaré, livide, anéanti,
Tous ses prédécesseurs, que les clypeati

Couvraient de leurs mâles poitrines
Et l'histoire, témoin qu'on trouve toujours là,
Fait sortir de l'égout le dieu Caracalla
Et le dieu Néron des latrines.

Il erre en son palais. Ici tout le défend,
Ici le prêtre adore Auguste triomphant,
Ici les fronts sont dans la poudre,
Ici la terre apporte un respect assidu. —
Au-dessus de sa tête il entend, éperdu,
L'éclat de rire de la foudre.

15 août 1853 — Jersey. — Saint Napoléon.

V

ÉCRIT SUR UN EXEMPLAIRE

DE LA VIE D'APOLLONIUS DE TYANE

Les sages, en suivant leurs rêves nécessaires,
Ne perdent pas de vue ici-bas les misères;
L'astre les enchaîne à son char;
Ils creusent l'être, l'âme, et l'espace, et le nombre;
Un de leurs yeux profonds contemple Dieu dans l'ombre,
Mais l'autre est fixé sur César.

Les constellations énormes que Dieu penche
Tantôt vers l'âpre nuit, tantôt vers l'aube blanche,
L'ombre, les abîmes, les fleurs,
L'immense vision des choses éternelles,
Emplissent de rayons une de leurs prunelles,
Et de l'autre il tombe des pleurs.

Leur esprit, dont la foule écoute les paroles,
Penché sur les soleils, les ondes, les corolles,
Sur l'arbre où Jésus s'endormit,
Sur les ténèbres, gouffre où la clarté se lève,
Regarde en même temps la nature qui rêve
Et l'humanité qui gémit ;

De sorte qu'il arrive, — et tu le sais, Éphèse ! —
Que, tout en expliquant les cieux, sombre fournaise,
Septentrion, Aldebaran,
Le monde, et Dieu pensif contemplant son ouvrage,
Ils se dressent soudain en s'écriant : Courage,
Stephanus ! frappe le tyran !

6 avril 1854, Jersey.

VI

ÉCRIT SUR UN EXEMPLAIRE DES *CHATIMENTS*

Le frissonnant essaim des pâles Euménides
Met les effrois
Dans l'homme, et ne veut pas laisser les âmes vides
Et les cœurs froids;

Et ces femmes de l'ombre, éparses et volantes.
Rôdent dans l'air,
Furieuses, et font des colères trop lentes
Jaillir l'éclair.

— Allons! réveille-toi! ne vois-tu pas Tibère?
Viens! fais un pas!
Est-ce que pour frapper la foudre délibère?
Ne vois-tu pas

Le mal partout, ici le crime et là le vice ;
Judas rêvant ;
Ce roi, ce juge, l'un achetant la justice
Que l'autre vend?

Frappe ! — Ainsi vont grondant les gorgones sublimes ;
Et leur vertu,
Sinistre, ouvre au songeur l'horizon des abîmes
Et dit : Viens-tu ?

Et le poëte suit ces filles formidables.
— Monstres, j'accours !
C'est bien ! — Et, sur le haut des monts inabordables,
Dans les bois sourds,

Dans l'inclément désert, sur l'âpre mer sonore,
La sombre nuit
Est contente ; et, plus bas, dans les prés où l'aurore
S'épanouit,

Dans l'azur, dans l'été, dans l'herbe et dans les mousses,
Dans la chaleur,
Dans l'idylle, on entend toutes les choses douces
Qui sont en fleur,

L'églantier, le rosier plein d'une âme invisible,
Le frais buisson,
Dire, en voyant passer le poëte terrible :
Il a raison.

Décembre 1854.

VII

JUSTICE EST DEVOIR

*

Rester où nous sommes?
Non! puisque ces hommes,
Tes fils, Liberté,
Ne sont que des femmes,
Relever les âmes
C'est ma volonté.

Puisque tout s'écroule,
Puisque cette foule
N'est, sous ce pouvoir,
Que poussière et sable,
Être formidable
C'est le grand devoir.

La loi n'est pas morte,
La justice est forte,
On est nation,
Dieu pensif approuve,
Tant qu'une âme couve
L'indignation.

Il est nécessaire,
Quand tout est misère,
Opprobre, douleur,
Torpeur, frénésie,
Que la poésie,
Cette plaine en fleur,

A toutes les roses,
A toutes les choses
Du printemps serein
Dont elle est semée,
Mêle la fumée
D'un feu souterrain.

*

Quand, parce qu'un homme
Est béni par Rome,
Il peut tout braver,
Ne rendre aucun compte,

Et couvrir de honte
L'aube à son lever,

Quand tout le protége,
Et quand son cortége
Rampe avec orgueil,
Tas d'hommes de proie,
Vils, ayant pour joie
La patrie en deuil,

Quand on n'a plus d'armes,
Quand Tyrtée en larmes
Réjouit Scapin,
Quand frémit l'histoire,
Quand l'homme est sans gloire,
La femme sans pain,

Certe, il est utile
Qu'on voie en mon style
Les rois châtiés,
L'ouragan, l'outrage,
Et toute la rage
Des grandes pitiés.

Certes, je dois plaire,
France, à ta colère,
Quand je dis : Allons!
Et quand j'encourage

Au souffle, à l'orage
Les noirs aquilons.

Et quand aux poëtes,
Je dis : Gypaëtes,
Faucons et vautours,
Guerre aux infidèles !
Guerre ! ayons des ailes,
Puisqu'ils ont des tours !

Guerre au front servile !
La lâcheté vile
Du fourbe est l'appui.
Guerre au maître infâme !
Dispersons notre âme
En foudre sur lui !

Je sens que moi-même,
Furieux, je m'aime
Et je suis content
Quand sous mon vol sombre
Le tyran, dans l'ombre,
Tête basse, attend.

*

Quel abîme creuse
Leur croissance affreuse !

On voit, radieux,
Sur la terre en cendre,
Ces démons s'étendre
Et grandir ces dieux;

Ils sont sur le faîte;
Dante les arrête
De son poing d'acier
Et les rapetisse;
Dieu pour sa justice
Fit ce justicier.

Quand s'ouvre le gouffre,
Quand le peuple souffre
Sous d'impurs vainqueurs,
Cet énorme câble
La haine implacable
Soutient tous les cœurs.

Des gueux ont des mondes;
Des Césars immondes,
Sous leurs pieds ayant
La loi, leur victime,
Ajoutent au crime
Un rire effrayant;

J'envoie à leurs fêtes
Mes hymnes tempêtes

Luire et flamboyer,
Et mon âme est haute
Quand l'éclair mon hôte
Sort de mon foyer;

Pour frapper les traîtres,
Faux dieux et faux prêtres,
Vil groupe inhumain,
Debout dans mon aire,
Il montre au tonnerre
Le plus court chemin.

C'est la sainte cause.
Mon vers superpose
La justice au mal,
Jésus à Tibère,
L'idéale sphère
Au gouffre animal.

Cette œuvre est la vraie.
Abhorrer l'ivraie
C'est aimer l'épi.
Je trouve, dans l'antre
De l'histoire où j'entre,
Tacite accroupi;

Juvénal, ce fauve,
Eschyle au front chauve,

Me disent : C'est bien.
Sombre philosophe,
Je mets dans ma strophe
Le vent libyen.

L'ombre est mon amante ;
J'aime la tourmente,
Le déchaînement ;
J'aime le désordre
Des rois que vient mordre
L'ïambe écumant.

*

Cieux ! j'aime la haine
Quand elle est sereine,
Quand elle a raison,
Et quand, comme Électre,
Elle est le grand spectre
Droit sur l'horizon.

Décembre 1854.

VIII

LA MORT DE SAINT-ARNAUD

Cet homme avait donné naguère un coup de main
Au recul de la France et de l'esprit humain.
Ce général avait les états de service
D'un chacal, et le crime aimait en lui le vice.
Buffon l'eût admis, certe, au rang des carnassiers.
Il avait fait charger le septième lanciers,
Secouant les guidons aux trois couleurs françaises,
Sur des bonnes d'enfants, derrière un tas de chaises ;
Il était le vainqueur des passants de Paris ;
Il avait mitraillé les cigares surpris
Et broyé Tortoni fumant, à coups de foudre ;
Fier, le tonnerre au poing, il avait mis en poudre
Un marchand de coco près des Variétés ;
Avec quinze escadrons, bien armés, bien montés,
Et trente bataillons, et vingt pièces de douze,
Il avait pris d'assaut le perron Sallandrouze ;
Il avait réussi même, en fort peu de temps,
A tuer sur sa porte un enfant de sept ans,
Et sa gloire planait dans l'ouragan qui tonne
De l'égout Poissonnière au ruisseau Tiquetonne.

Tout cela l'avait fait maréchal. Nous aussi,
Nous étions des vaincus, je dois le dire ici ;
Nous étions douze cents ; eux, ils étaient cent mille.

Or ce Verrès croyait qu'on devient Paul-Émile.

Pendant que Beauharnais, l'être ignorant le mal,
Affiche aux trois poteaux d'un chiffre impérial
Son nom hideux, dégoût des lèvres de l'histoire ;
Pendant qu'un bas empire éclôt sous un prétoire,
Et s'étale, amas d'ombre où rampent les serpents,
Fumier de trahison, de dol, de guet-apens,
Dont n'auraient pas voulu les poules de Carthage ;
Pendant que de la France on se fait le partage ;
Pendant que des milliers d'innocents égorgés
Pourrissent, par le ver du sépulcre rongés ;
Pendant que les proscrits, que la chiourme accompagne,
Cheminant deux à deux dans les sabots du bagne,
Vieillards, enfants brûlés de fièvre, sans sommeil,
Vont à Guelma casser des pierres au soleil ;
Pendant qu'à Bône on meurt et qu'en Guyane on tombe,
Et qu'ici, chaque jour, nous creusons une tombe,
Ce sbire galonné du crime, ce vainqueur,
De la fraude et du vol sinistre remorqueur,
Cet homme, bras sanglant de la trahison louche,
Ce Mars Mandrin ayant pour Jupiter Cartouche,
S'était dit : — Bah ! la France oublie. Un vrai laurier !
Et l'on n'osera plus sur mes talons crier.
En guerre ! Il n'est pas bon que la gloire demeure
Au charnier Montfaucon ; nous avons à cette heure
Trop de Dix-Huit Brumaire et trop peu d'Austerlitz ;
Lorsque nous secouons nos drapeaux, de leurs plis
Ils ne laissent tomber sur nous que des huées ;
Au lieu des vieillards morts et des femmes tuées,

Il est temps qu'il se dresse autour de nous un peu
De fanfare et d'orgueil, chantant dans le ciel bleu ;
Or, voici que la guerre à l'orient se lève ;
Je ne suis que couteau, je puis devenir glaive,
On me crache au visage aujourd'hui, mais demain
J'apparaîtrai superbe, éclatant, surhumain,
Vainqueur dans une illustre et splendide fumée,
Et duc de la mer Noire et prince de Crimée,
Et je ferai voler ce mot : Sébastopol,
Des tours de Notre-Dame au dôme de Saint-Paul !
Le vieux monstre Russie, aux regards ronds et troubles,
Qui fascine l'Europe avec des yeux de roubles,
Je le prendrai, j'irai le saisir dans son trou,
Et je rapporterai sur mon poing ce hibou ;
On verra sous mes yeux fondre le czar qui croule.
Paris m'admirera de la Bastille au Roule ;
On me battra des mains au fond des vieux faubourgs ;
Les gamins marqueront le pas à mes tambours ;
La porte Saint-Denis tirera des fusées ;
Et, quand je passerai, du haut de ses croisées
Le boulevard Montmartre applaudira. — Partons.
Effaçons d'un s ul trait tûrie, exils, pontons,
Et jetons cette poudre aux yeux froids de l'histoire.
Je m'en irai Massacre et reviendrai Victoire ;
Je serai parti chien, je reviendrai lion.
En guerre ! —

Tu mettrais Atlas sur Pélion,
Tu ferais plus qu'aucun dont l'homme se souvienne,
Tu forcerais Moscou, Pétersbourg, Berlin, Vienne,
Tu tiendrais dans tes mains ainsi que des serpents,
Tous les fleuves domptés, tremblants, soumis, rampants,
Le Don, le Nil, le Tibre, et le Rhin basaltique,
Tu prendrais la mer Noire avec la mer Baltique,
On te verrait, vainqueur, au front des escadrons,
Précédé des tambours et suivi des clairons,

Parmi les plus fameux marcher le plus insigne,
Que tu ne ferais pas décroître d'une ligne
L'épaisseur du carcan qui pend à l'échafaud!
Que tu n'ôterais pas une lettre au fer chaud
Que l'histoire, quand vient l'heure de comparaître,
Imprime au dos du lâche et sur le front du traître!

On est ivre parfois quand on a bu du sang.
Nul ne sait le destin. Fais ton rêve, passant!
L'éternel océan nous regarde, et sanglote.

Il prit ce qu'il voulut dans l'armée et la flotte;
Il reçut le baiser de Néron le Petit,
Gagna Toulon, sa ville, et partit. Il partit,
Traînant des millions après lui dans ses coffres,
Entouré de banquiers qui lui faisaient des offres,
En satrape persan, en proconsul romain,
Son bâton de velours et d'aigles dans sa main,
Emportant pour sa table un service de Chine,
Suivi de vingt fourgons, brodé jusqu'à l'échine,
Empanaché, doré, magnifique, hideux.
Un jour, on déterra l'un de ceux de l'an deux,
Un vieux républicain, le général Dampierre;
On le trouva couché tout armé sous la pierre,
Et portant, fier soldat que nul n'avait vu fuir,
L'épaulette de laine et la dragonne en cuir.
Il partit, tout trempé d'eau bénite; et ce reître
Partout sur son chemin baisait la griffe au prêtre,
Car cette hypocrisie est le genre actuel;
Le crime, qui jadis bravait le rituel,
L'ancien vieux crime impie à présent dégénère
En clins d'yeux qu'à Tartuffe adresse Lacenaire;

Le brigand est béni du curé point ingrat ;
Papavoine aujourd'hui se confesse à Mingrat ;
Le bedeau Poulmann sert la messe. — Ah ! je l'avoue,
Quand un bandit sincère, entier, sentant la roue,
Honnête à sa façon, bonne fille, complet,
Se déclare bandit, s'annonce ce qu'il est,
Fuit les honnêtes gens, sent qu'il les dépareille,
Et porte carrément son crime sur l'oreille ;
Mon Dieu, quand un voleur dit : je suis un voleur ;
Quand un pauvre histrion de foire, un avaleur
De sabres, au milieu d'un torrent de paroles,
Un arracheur de dents, avec ses bottes molles,
Orné de galons faux et de poil de lapin,
Quand un drôle ingénu, qui peut-être est sans pain,
Met sa main dans ma poche et m'empoigne ma montre,
Quand, le matin, poussant ma porte qu'il rencontre,
Il entre, prend ma bourse et mes couverts d'argent
Et, si je le surprends à même et pataugeant,
Me dit : c'est vrai, monsieur, je suis une canaille ;
Je ris, et je suis prêt à dire : qu'il s'en aille !
Amnistie au coquin qui se donne pour tel !
Mais quand l'assassinat s'étale sur l'autel
Et que sous une mitre un prêtre l'escamote ;
Quand un soldat féroce entre ses dents marmotte
Un oremus infâme au bout d'un sacrebleu ;
Quand on fait devant moi cette insulte au ciel bleu
De faire saint le meurtre et le pillage ermite ;
Quand le carnage prend des airs de chattemite,
Et quand Jean l'Écorcheur se confit en Veuillot ;
Quand le massacre affreux, le couteau, le billot,
Le rond-point la Roquette et la place Saint-Jacques,
Tout ruisselants de sang, viennent faire leurs pâques ;
Quand les larrons, après avoir coupé le cou
Au voyageur et mis ses membres dans un trou,
Vont au lieu saint ouvrir et piller la valise ;
Quand j'attends la caverne et quand je vois l'église ;

Quand le meurtre sournois qui chourina sans bruit
La loi, par escalade et guet-apens, la nuit,
Et qui par la fenêtre entra dans nos demeures,
Prend un cierge, se signe, ânonne un livre d'heures,
Offre sa pince au Dieu sous qui l'Horeb tremblait
Et de sa corde à nœuds se fait un chapelet,
Alors, ô cieux profonds! ma prunelle s'allume,
Mon pouls bat sur mon cœur comme sur une enclume,
Je sens grandir en moi la colère, géant,
Et j'accours éperdu, frémissant, secouant
Sur ces horreurs, à l'âme humaine injurieuses,
Dans mes deux mains, des fouets de strophes furieuses!

Stamboul, lui prodiguant galas, orchestre et bal,
Lui fit fête, Capoue où manquait Annibal.
Ce bandit rayonna quelque temps dans des gloires;
Byzance illumina pour lui ses promontoires.
Au cirque Franconi, quand vient le dénoûment,
Quand la toile de fond se lève brusquement
Et que tout le décor n'est plus qu'une astragale,
On voit ces choses-là dans un feu de Bengale.
Et, pendant ces festins et ces jeux, on brûla,
Les russes, Silistrie, et les anglais, Kola.

Le moment vint; l'escadre appareilla; les roues
Tournèrent; par ce tas de voiles et de proues,
Dont l'âpre artillerie en vingt salves gronda,
L'infini se laissa violer. L'armada,
Formidable, penchant, prête à cracher le soufre,
Les gueules des canons sur les gueules du gouffre,
Nageant, polype humain, sur l'abîme béant,
Et, comme un noir poisson dans un filet géant,

Prenant l'ouragan sombre en ses mille cordages,
S'ébranla; dans ses flancs, les haches d'abordages,
Les sabres, les fusils, le lourd tromblon marin,
La fauve caronade aux ailerons d'airain
Se heurtaient; et, jetant de l'écume aux étoiles,
Et roulant dans ses plis des tempêtes de toiles,
Frégate, aviso, brick, brûlot, trois-ponts, steamer,
Le troupeau monstrueux couvrit la vaste mer.
La flotte ainsi marchait en ordre de bataille.

O mouches ! il est temps que cet homme s'en aille.
Venez ! Souffle, ô vent noir des moustiques de feu !
Hurrah ! les inconnus, les punisseurs de Dieu !
L'obscure légion des hydres invisibles,
L'infiniment petit, rempli d'ailes horribles,
Accourut ; l'âpre essaim des moucherons, tenant
Dans un souffle et qui fait trembler un continent,
L'atome, monde affreux peuplant l'ombre hagarde,
Que l'œil du microscope avec effroi regarde,
Vint, groupe insaisissable et vague où rien ne luit,
Et plana sur la flotte énorme dans la nuit,
Et les canons, hurlant contre l'homme, molosses
De la mort, les vaisseaux, titaniques colosses,
Les mortiers lourds, volcans aux hideux entonnoirs,
Les grands steamers, dragons dégorgeant des flots noirs,
Tous ces géants tremblaient au sein des flots terribles
Sous ce frémissement d'ailes imperceptibles !
Et le lugubre essaim, vil, céleste, infernal,
Planait, planait toujours, attendant un signal.

Terre, dit la vigie. Et l'on toucha la rive.
La gloire, qui, parfois, jusqu'aux bandits arrive,

Apparut, et cet homme entrevit les combats,
Les tentes, les bivouacs, et tout au fond, là-bas,
Vous couvrant de son ombre, horreurs atténuées,
L'immense arc de triomphe au milieu des nuées.

Il débarqua. L'essaim planait toujours. Hurrah !
C'est l'heure. Et le Seigneur fit signe au choléra.
La peste saisissant son condamné sinistre,
A défaut du césar acceptant le ministre,
Dit à la guerre pâle et reculant d'effroi :
— Va-t'en. Ne me prends pas cet homme. Il est à moi !
Et cria, de sa voix où siffle une couleuvre :
— Bataille, fais ta tâche et laisse-moi mon œuvre.
Alors, suivant le doigt qui d'en haut l'avertit,
L'essaim vertigineux sur ce front s'abattit ;
Le monstre aux millions de bouches, l'impalpable ;
L'infini, se rua sur le blême coupable ;
Les ténèbres, mordant, rongeant, piquant, suçant,
Entrèrent dans cet homme, et lui burent le sang,
Et l'enfer, le tordant vivant dans ses tenailles,
Se mit à lui manger dans l'ombre les entrailles.

Et dans ce même instant la bataille tonna,
Et cria dans les cieux : Wagram ! Ulm ! Iéna !
En avant, bataillons ! dans la fière mêlée !

Peuples ! ceci descend de la voûte étoilée,
Et c'est l'histoire et c'est la justice de Dieu :
Pendant que, sous des flots de mitraille, au milieu
Des balles, bondissaient vers le but électrique
Les highlanders d'Écosse et les spahis d'Afrique,

Tandis que, s'excitant et s'entre-regardant,
Le chasseur de Vincenne et le zouave ardent
Rampaient et gravissaient la montagne en décombres,
Tandis que Mentschikoff et ses grenadiers sombres,
A travers les obus, sur l'âpre escarpement,
Voyaient, plus effarés de moment en moment,
Monter vers eux ce tas de tigres dans les ronces,
Et que les lourds canons s'envoyaient des réponses,
Et qu'on pouvait, fût-on serf, esclave ou troupeau,
Tomber du moins en brave à l'ombre d'un drapeau,
Lui, l'homme frémissant du boulevard Montmartre,
Ayant son crime au flanc, qui se changeait en dartre,
Les boulets indignés se détournant de lui,
Vil, la main sur le ventre, et plein d'un sombre ennui,
Il voyait, pâle, amer, l'horreur dans les narines,
Fondre sous lui sa gloire en allée aux latrines.
Il râlait ; et, hurlant, fétide, ensanglanté,
A deux pas de son champ de bataille, à côté
Du triomphe, englouti dans l'opprobre incurable,
Triste, horrible, il mourut. Je plains ce misérable.

Ici, spectre ! Viens là que je te parle. Oui,
Puisque dans le néant tu t'es évanoui
Sous l'œil mystérieux du Dieu que je contemple,
Puisque la mort a fait sur toi ce grand exemple,
Et que, traînant ton crime, abject, épouvanté,
Te voilà face à face avec l'éternité,
Puisque c'est du tombeau que la prière monte,
Que tu n'es plus qu'une ombre, et que Dieu sur la honte
De ton commencement met l'horreur de ta fin,
Quoique au-dessous du tigre esclave de la faim,
Tu me serres le cœur, bandit, et je t'avoue
Que je me sens un peu de pitié pour ta boue,
Que je frémis de voir comme mon Dieu te suit,
Et que, plusieurs ici, qui sommes dans la nuit,

Nous avons fait un signe avec notre front pâle,
Quand l'ange Châtiment, qui, penché sur ton râle,
Te gardait, et tenait sur toi ses yeux baissés,
S'est tourné vers nous, spectre, en disant : Est-ce assez ?

Jersey, novembre 1854.

IX

LES VAINCUS FONT LEURS CONDITIONS

Eh bien, allons ! mentant, pillant, volant, broyant,
Coalisez-vous tous ! que ce soit effrayant !
Nous sommes prêts au deuil, à la mort, au martyre.
Que d'un coup de collier le genre humain s'en tire !
Frappez-nous, percez-nous ! Traversons, s'il le faut,
Avec le dernier camp, le dernier échafaud !
Qu'il soit hideux, devant la terre intimidée,
Ce duel sombre où la force a terrassé l'idée !
Que le passé se rue et morde l'avenir !
Qu'Haynau vienne tuer et Mastaï bénir !
Qu'ils soient les éperviers, Seigneur, et nous les proies !
Que nos poignets gonflés saignent sous les courroies !
Que nous soyons trahis, vaincus, chassés, brisés,
Et que tous les Judas donnent tous les baisers !
Finissons-en ; voici nos têtes pour le glaive...
Pourvu qu'à l'orient une blancheur se lève !
Pourvu que, dans ses mains tenant tous les flambeaux,
L'éclatant avenir sorte de nos tombeaux !
Pourvu que naisse enfin la nouvelle âme humaine !
Pourvu qu'au vieil Adam Dieu par la main amène,

Après tant de douleurs, tant de sang, tant de fiel,
Cette âme, Ève d'en haut, la future du ciel !
Pourvu qu'un jour, jour saint et dont mon cœur tressaille,
Après nous, derniers morts du grand champ de bataille,
Derniers épis du mal, derniers martyrs du fer,
On voie, en un éden fait avec notre enfer,
Debout sur notre cendre et sur notre désastre,
L'homme adorant la paix, l'aigle regardant l'astre !

1855.

X

SES RÊVES

Triomphe. Pas de brume en ce splendide azur.
Marche dans tous les sens sur ton crime ; il est sûr.
Danse dessus ; bâtis dessus ; il est solide.
Le droit divin te garde en habit d'invalide ;
Le pape te bénit, le sultan te bénit.
Ta constellation resplendit au zénith ;
Qu'elle est belle ! Nemrod géant, Rhamsès farouche,
Charlemagne, César, Napoléon, Cartouche !
L'aurore a pour toi, prince, un sourire charmant.
Le bleu du bonheur monstre emplit ton firmament.
Pas un plaisir, permis ou non, que tu n'effleures
Dans l'entrelacement voluptueux des heures ;
Ta journée est un long festin renouvelé
Par chaque instant qui passe, heureux, chantant, ailé.
Que veux-tu ? le pouvoir ? Sonne. La France vote.
Elle est voltairienne, elle sera dévote,
Pour te plaire. Veux-tu des palais ? Prends. Choisis.
Sois chez toi. Sur quel trône est-on le mieux assis ?

Prends celui de Versaille ou prends celui du Louvre.
La planche de sapin qu'un peu de velours couvre
A du bon, certe, et vaut les meilleurs piédestaux
Quand Brumaire et Décembre en sont les deux tréteaux.
Brumaire, c'est le droit, Décembre, c'est la force.
Un profil hollandais doublé d'un profil corse,
De face, cela fait un visage français.
Veux-tu la gloire? prends son masque, le succès.
Tu n'es plus tout à fait un jeune homme. Qu'importe!
Cupidon vient gratter doucement à ta porte;
Vénus par Bacciochi t'envoie un tendre aveu.
Pas un moment du jour, ô César, ô neveu,
Qui pour toi, comme un flot qui sur des fleurs s'épanche,
Ne soit gloire, bonheur, splendeur.

Le soir, revanche.

L'ombre n'est pas à toi! Dormir, c'est être pris.
Une main, qui saisit par l'aile les esprits,
S'ouvre, et lâche le songe où luit la catastrophe;
Le vrai surgit; tu fais d'affreux rêves. Ma strophe
La nuit devient ta femme, et, spectre, dans tes draps,
Se couche, et tu l'entends dire : — Tu ne seras
Pas même lampion, toi qui prends des airs d'astre! —
Ton destin t'apparaît. Tu te vois, ô désastre!
O deuil! redevenu l'aventurier gueusard,
Le prince bric-à-brac, l'altesse de hasard,
Portant pour diadème un feutre qui s'effondre,
N'ayant, ô dur retour des maigres jours de Londre,
Plus de sceptre à la main ni de bottes aux pieds;
Et tout, empire, encens, Tedeums expiés,
S'évanouit devant tes prunelles hagardes,
Tout, depuis les cent sous, hélas! jusqu'aux cent gardes!
Et tu ne comprends plus, effaré sous le vent,
Ton propre sort; tu dis : Est-ce après? est-ce avant?

Tu voudrais t'éveiller. Non. Le remords t'accable
Et te cloue et te tient au sommeil implacable,
Et de partout sur toi, maudit, tombe l'affront,
Et tous tes forfaits vont et viennent sur ton front,
Montmartre, les fourgons cahotant les cadavres,
Les chaînes dans les forts, les pontons dans les havres,
La mitraille, Charlet, Cirasse, Cuisinier,
Les votes, l'urne traître auprès du noir panier,
Bidauré fusillé deux fois, Mazas, Cayenne,
Les proscrits, Lambessa que vient flairer l'hyène,
Le ruisseau de la rue au sang habitué,
Baudin tué, Dussoubs tué, l'enfant tué;
Tu ne vois plus qu'horreur, billots, linceuls, tempêtes,
Têtes cherchant leurs corps et corps cherchant leurs têtes,
Et ton oreille entend, à travers l'aquilon,
Rouler dans l'avenir le boulet de Toulon.

•

9 juillet.

XI

« M. Victor Hugo ne s'aperçoit donc pas qu'il devient monotone ? »
(*Les Journaux de l'Empire.*)

— Tenez, mon président, je vous le dis d'aplomb,
Je trouve, en vérité, que cela devient long.
Cela finit par être un triste dialogue ;
Nous faisons à nous deux une lugubre églogue.
Vrai, vous me fatiguez, mon juge du bon Dieu.
Si nous renouvelions la causerie un peu ?
Parlons d'astronomie ou bien d'hippiatrique.
Oui, c'est vrai, je me suis servi de cette trique ;
Assomme-t-on les gens avec des éventails ?
Quand vous répéterez sans fin tous ces détails,
Après ? Bon, j'en conviens, c'est affreux, c'est infâme,
Ce n'est pas bien du tout, j'ai tué cette femme ;
Dans l'ombre, en guet-apens, si vous le préférez.
J'ai de ses cheveux blancs à mes souliers ferrés ;
On voit ces choses-là dans tous les mélodrames.
Est-ce donc bien joli, mon juge, à dire aux dames ?

Nous devrions changer de conversation.
Je l'ai mise en un trou; la belle invention !
Et j'ai pillé la caisse et débouclé la bâche.
Connu. C'est vieux. D'honneur, mon président rabâche;
Il faudrait varier, dans l'intérêt de l'art.
Vous ressassez toujours : — C'était dans le brouillard.
— En décembre. — Au sortir d'un bois. — Un jour de pluie... —
Eh bien, je vous le dis tout net, cela m'ennuie.
Vous n'avez vraiment pas d'imagination.
Et puis, vous y mettez beaucoup de passion.
Cette femme était vieille, et j'étais pauvre, en somme.
Là, ne pourrait-on pas, quand mai réjouit l'homme,
Quand les petits oiseaux chantent au fond des bois,
Quand les champs sont pleins d'ombre et d'amour et de voix.
Et puisque nous voilà dans la saison des roses,
Rire un moment, que diable ! et parler d'autres choses ! —

Et le juge répond, triste comme la loi :

— Ta mère assassinée est là, derrière toi !

22 décembre 1855.

XII

BORD DE LA MER

Le jour chasse le vent nocturne qui soufflait ;
Le soleil dans la mer délaie un long reflet,
Il monte, et semble fier que le gouffre lui mette
Une traîne de flamme et le change en comète ;
Les navires tremblants fendent l'onde, et ses plis
Penchent leurs agrès noirs par la brise assouplis ;
Un mont de roche à pic sur la plage s'élève ;
La route qui descend des plaines à la grève
Ouvre en la rencontrant les deux bras de l'Y grec
Par où les chariots vont chercher du varech ;
L'eau partout se hérisse, immense hécatonchire ;
L'écume à tous les vents s'effare et se déchire
Et vole, et l'on dirait que de ces flocons blancs
Quelques-uns prennent vie et sont les goëlands ;
Le tumulte infini dans l'ombre au loin bégaie ;
Et la légèreté des nuages égaie
Toute cette farouche et fauve profondeur ;
L'aube chantante joue avec le flot grondeur ;

L'océan frais et pur se fronce aux rocs arides ;
La jeunesse éternelle offre toutes ses rides ;
L'innocent liseron, nourri de sel amer,
Fleurit sous les blocs noirs du vieux mur de la mer,
Et la création semble une apothéose ;
Comme un papillon donne un coup d'aile à la rose,
Là-bas l'aigle de mer tourne autour du récif.

Et moi qui suis assis au bord des flots, pensif,
Ne voyant même pas les horizons sévères,
Regardant, noir rêveur, dans la nuit des calvaires,
Les Socrates mourants, les pâles Jésus-Christs,
J'écris ces vers au pied du Rocher des Proscrits,
Pendant qu'un hollandais, qui prétend être corse,
Met à l'esprit humain la chemise de force.

Jersey, 1855.

XIII

LE TIREPOINT

O pauvre vieux, tu vis en paix, tu bois ta chope,
Sans feu, parfois sans pain et jamais sans sommeil ;
Comme un fagot flambant, gratis, dans ton échoppe,
Tu reçois le soleil.

Lorsque tu vois passer curés, bedeaux et diacres,
Toute ta politique est de gronder un peu ;
Parmi les porteurs d'eau, les filles et les fiacres,
Tu vis sous le ciel bleu.

Peut-être est-ce un grand-père à toi — sais-tu l'histoire ? —
Qui vit jadis entrer dans son bouge, âpre et seul,
N'ayant plus de souliers, vieux, pieds nus dans sa gloire,
Corneille, notre aïeul.

Que t'importe ? tu vis au hasard, pêle-mêle,
Dans ce monde, arrivé sans savoir trop par où,
Ajustant le cuir neuf à la vieille semelle,
Dans un coin, dans un trou.

Tu vas au cabaret savourer la litharge;
Pour toi, d'un travail lourd, monotone, inclément,
Le livre de la vie est plein, et sur la marge
Tu te grises gaîment.

Sous toute autorité, juste ou non, sainte ou vile,
Tu te courbes timide et sentant ta maigreur;
Pour toi, pauvre et chétif, dans le sergent de ville
Commence l'empereur.

Portant le joug ainsi qu'une bête de somme,
Lorsqu'on se bat, qu'on voit l'émeute se ruer,
Tu dis : Je suis trop vieux; c'est bon pour un jeune homme
De se faire tuer !

Jour et nuit, ton marteau résonne sur l'empeigne.
Dès le matin tu ris; rire est ton seul trésor;
L'aube à tes cheveux gris, que n'approche aucun peigne,
Mêle ses rayons d'or.

Entouré de tessons, de loques, de décombres,
Laissant pendre à vingt clous sous un plafond obscur

Un tas d'affreux souliers éculés dont les ombres
Dansent sur ton vieux mur,

Jasant, grâce au vin vieux, comme un moineau prolixe,
Trop petit pour sentir le despote ou le roi,
Sans voir Brutus rêveur, noir fantôme à l'œil fixe,
Qui rôde autour de toi,

Vieux bohème chanteur sans veste et sans cravate,
Tu brandis, en criant : Venez voir mon bazar !
Ton tirepoint, qui peut recoudre une savate
Ou défaire un césar.

15 novembre 1855.

XIV

J'étais dans une église et j'entendis un homme
Vêtu du vêtement de ténèbres de Rome,
Qui disait : — Bénissons César dans le saint lieu.
La vérité qu'il tue était due à l'abîme,
Peuple, et la main du prince a frappé la victime
Que lui montrait le doigt de Dieu. —

J'étais dans une rue, et je lus cette affiche :
— De par la loi ! Vous tous, grand, petit, pauvre, riche,
Silence ! obéissez. Le prince a combattu,
Le prince a triomphé; maintenant qu'il bâtisse.
Ce qu'il a fait est bien. Nous sommes la justice
De même qu'il est la vertu. —

Sache, ô prêtre, et toi, juge, apprends, qu'il est infâme
De mettre la louange à la place du blâme

Et que, lorsqu'un massacre a souillé la cité,
On est, ô vils flatteurs agenouillés dans l'ombre,
Plus hideux pour avoir lavé ce pavé sombre
Que pour l'avoir ensanglanté.

10 mars 1855.

XV

Ils nous raillent, disant :

— Ces gens, en vérité,
Ont de bien mauvais yeux. Ils ont pris à côté
Des bons chemins, pourtant si doux et si faciles.
Où sont-ils donc allés, ces pauvres imbéciles ?
Ils ont voulu le deuil et la misère; ils l'ont.
Dis donc, Magnan, dis donc, Sibour, dis donc, Troplong,
Il ne tenait pourtant qu'à ces idiots d'être
Comme nous riches, grands et rentés par le maître.
Les niais ! ils n'avaient qu'à dire ; Ainsi-soit-il !
Et, le sénat s'offrant, ils ont choisi l'exil ! —

Disant cela sans voir devant eux, vils, horribles,
Souillés, sanglants, ils vont aux ténèbres terribles,
A la honte, à la fange, à la calamité,
A Dieu qui dans la nuit les regarde irrité,
Au gouffre où court le fourbe, et le traître et l'impie ;
Et leur cécité rit de notre myopie.

1855.

XVI

Vous n'avez pas pris garde au peuple que nous sommes.
Chez nous, dans les grands jours, les enfants sont des hommes,
Les hommes des héros, les vieillards des géants.
Oh ! comme vous serez stupides et béants,
Le jour où vous verrez, risibles escogriffes,
Ce grand peuple de France échapper à vos griffes !
Le jour où vous verrez fortune, dignités,
Pouvoirs, places, honneurs, beaux gages bien comptés,
Tous les entassements de votre orgueil féroce,
Tomber au premier pas que fera le colosse !
Confondus, furieux, cramponnés vainement
Aux chancelants débris de votre écroulement,
Vous essaîrez encor de crier, de proscrire,
D'insulter, et l'Histoire éclatera de rire.

1856.

XVII

Quand, des trous à ses mains, des trous à ses pieds froids,
Du sang sur chaque membre,
La France, peuple-Christ, pendait les bras en croix
Au gibet de Décembre,

Quand, l'épine à son front, râlait sur le poteau
La nation pontife,
Il vint, le malheureux, des clous et du marteau
Complimenter Caïphe.

Il fit cortège au crime avec un front riant.
Lévite, il vendit l'arche.
Maintenant, le voilà dans un livre criant :
« — Remettons-nous en marche !

« Dans la stagnation, tout rampe et dépérit,
« Et l'ombre est importune;

« Il faut le Verbe à Dieu, la parole à l'esprit,
« Aux peuples la tribune. » —

Il plaide pour le droit ! Regret pur ! deuil touchant !
Il ne veut plus qu'on dorme !
O vérité sacrée, aux lèvres du méchant
Ta louange est difforme !

Les passants qui l'ont vu du crime réussi
Grossir l'immonde escorte,
Disent en l'entendant : Pourquoi donc celui-ci
Parle-t-il de la sorte ?

C'est qu'il a peur de Dieu ! c'est qu'il a peur des lois !
C'est que ce fourbe tremble !
C'est qu'il sent dans son cœur frissonner à la fois
Tous les effrois ensemble !

C'est que, dans cette orgie où le meurtre éhonté
Chante : Que nous importe !
Lui songe au cimetière où dort la Liberté,
La redoutable morte !

C'est que sur le festin il voit tomber le soir ;
C'est qu'en ce banquet sombre,
Il songe à l'avenir, incorruptible et noir,
Qui fait des pas dans l'ombre ;

C'est que la peine vient ! c'est qu'il se sent plier
Comme les branches d'arbre !
C'est que, pâle, il entend monter dans l'escalier
Un visiteur de marbre !.

21 janvier 1857.

XVIII

SA CONSCIENCE

Des remords ? lui ! pourquoi ? qu'a-t-il fait ? — Mais Cayenne,
Le Deux-Décembre !... — Quoi ! l'on veut qu'il s'en souvienne !
Le bien, le mal, le vrai, le faux, Judas, Jésus,
Cela compte pour tous, mais, lui, plane au-dessus.
Il a tué, pillé, traqué la loi détruite,
Il lui semble plaisant qu'on l'en tracasse ensuite.
Son tort, dans le scrutin qui termina tout ça,
Eut Don Quichotte contre et, pour, Sancho Pança.
Vivat ! Le repentir ? quel est ce parasite ?
Le remords, pour lui, c'est un fâcheux qui visite
Mal à propos les gens et qui fait qu'à son pas
On s'esquive et l'on dit aux valets : N'ouvrez pas !
On dort, on est chez soi. — Qui va là ? quelqu'un sonne ?
— C'est votre crime. — Allons ! je n'y suis pour personne !

C'est ainsi que, vainqueur et maître, on éconduit
L'histoire, le massacre, et la mort et la nuit.

On ne veut plus savoir dans la joie et la fête
Par quelle ombre on passa pour arriver au faîte.
D'ailleurs cela fait-il quelque chose à quelqu'un ?
Vaincre est faire un charnier d'où s'exhale un parfum ;
Il a vaincu, c'est bien, cela doit vous suffire.
Laissons l'aurore poindre et luire, et le zéphire
Frissonner à travers les branchages profonds.
Lui, juge, il trouve Dante et Juvénal bouffons.
Ce que les mécontents nomment son âme noire,
Fange en dessous peut-être, au dehors paraît gloire
La gloire couvre tout, et l'ensemble est vermeil.
Cherchez donc un voleur caché dans un soleil !

Peuple, ces bâtisseurs sinistres de décombres
Qui, lâches dans la nuit des événements sombres,
Ont pour succès la chute effrayante de tout,
Peuple, ne savent rien sinon qu'ils sont debout.
Cette ignorance-là, dans la toute-puissance
Et l'ombre, est une sorte affreuse d'innocence.

1857

XIX

LE MAL DU PAYS

On rôde; on a la mer immense pour prison;
On n'a plus l'avenir, mais on a l'horizon;
On médite; on attend que l'océan s'en aille.
La mémoire, bourreau, vous tient dans sa tenaille.
Je cherche ce Paris perdu, que je défends;
Où donc est le jardin où jouaient mes enfants
Lorsqu'ils étaient petits et lorsque j'étais jeune?
J'entends leurs fraîches voix crier: Père, on déjeune!
Où donc es-tu, foyer où je me réchauffais?

Les arbres étrangers, hélas! ne sont pas faits
Comme ceux du pays natal; l'ombre où l'on erre
Est noire et par degré vous fait visionnaire;
Comme on avait raison de tâcher de mourir!
L'azur indifférent vous regarde souffrir;
C'est sur vous que cette eau goutte à goutte distille
Son fiel, et c'est à vous que l'écume est hostile;
Les flots autour de vous sont comme des archers;
On se sent vaguement haï par les rochers;

L'herbe est froide, l'épine est mêlée à la mousse;
Quoi ! j'ai cru la nature hospitalière et douce!
J'ai cru les bois calmants ! Comme je m'aveuglais !
On se dit par moments : la foudre parle anglais.

Ah ! comment s'évader de l'âpre nostalgie ?
On jette à ce chaos quelque strophe rugie
Dans l'orage, et, pensif, on dit aux quatre vents
De la porter à Dieu par-dessus les vivants.
Et l'on s'arrête, et puis on attend. Toujours l'onde.
Que la terre de France était riante et blonde !
Où donc est-elle?

On rêve; et l'on a la rougeur
De la honte d'autrui. Ciel ! ô ciel ! un vengeur !
Où donc est Juvénal ? Gouffre ! où donc est Tacite?
On se rappelle tout, l'infâme réussite,
L'aube noire du jour monstrueux, et Paris
Pris à la gorge et mis à la chaîne, et les cris,
Et les convulsions du peuple qu'on opprime
Et tous ces affreux chefs, capitaines du crime.
« Vous allez voir comment on meurt pour vingt-cinq francs »,
Disait Baudin; les mots de la tombe sont grands.
Cela n'empêche pas un tas de misérables
De crier aux proscrits, aux vaincus mémorables
Par le devoir au fond de l'abîme liés :
— C'est bien fait ! Vous étiez comme nous, vous vouliez
Être sénateurs, ducs, ambassadeurs, ministres... —

Oh ! que la mer est sombre au pied des rocs sinistres !

20 juillet 1857.

XX

Je suis de ceux qui, sûrs du progrès, l'âme ouverte,
Mettent l'ombre à l'essai,
Et, durs navigateurs, vont à la découverte
Dans ce gouffre, le vrai.

Je vais sondant, pareil au navire qui rôde,
L'immense espoir, amer,
Battû de l'onde, en proie aux hydres d'émeraude
De cette sombre mer,

Ces hydres au dos vert, flots vils du gouffre auguste
Sous Socrate mourant,
Qui, hurlants, punissaient Thraséas d'être juste
Et Caton d'être grand.

1857.

XXI

BASSE-COUR

Parmi les dos courbés de force ou de plein gré,
L'empereur brille d'ombre et de soleil tigré.
Pas un talent ne l'aide ; et c'est là le miracle.
L'histoire n'avait pas encor vu ce spectacle :
La complicité bête autour d'un crime noir.
C'est une des beautés de César que d'avoir
Seul quelque caractère en ses sanglants caprices,
Et que d'être un mandrin servi par des jocrisses.
Rouher, en lui venant baiser le tibia,
L'inonde de pathos et Suin de charabia ;
Grandperret, Chaix-d'Est-Ange assassinent la langue,
Dépassant s'il se peut dans le genre harangue
Même l'ancien jargon niais des vieilles cours ;
Leur bouche vile abonde en stupides discours ;
De basse ignominie ils ont les monopoles.

O Satan qui créas les Séjans, les Walpoles,
Les Dubois, les Rufins, jamais tu n'accouplas
A d'aussi lâches cœurs des esprits aussi plats !

1857.

XXII

Vous êtes riche, heureux, souriant, point austère,
Bien mis, homme du monde et maître de la terre ;
Vous êtes empereur et de plus élégant ;
Bourgeois de Suisse, ainsi que fut bourgeois de Gand
Charles-Quint, votre égal, et, sans souci de l'âge,
Vous voyez à vos pieds tout un frais vasselage
De bouches roses, d'airs aimables, de doux yeux,
De bras nus, de seins nus, ne demandant pas mieux ;
Vous êtes cavalier accompli, valseur tendre ;
Quoique j'habite loin de vous, je puis entendre
Les bénédictions, les vœux, les hosannas
Qu'avec tous les clergés chantent tous les sénats
Et dont vous écoutez vaguement l'harmonie ;
Héros si bon vous semble, et, s'il vous plaît, génie,
Clio vous donne au choix le socle et les métaux
Dans tout le bric-à-brac de ses vieux piédestaux ;
Chez vous tout est rayons, reflets d'or, parfums d'ambre,
Et, chaîne au cou, le code est huissier d'antichambre ;
Vous possédez sur terre un coin du firmament,
Et le Louvre, et Compiègne, et Saint-Cloud si charmant
Dans la saison riante où l'hirondelle émigre,
O prince, et vous avez des taches comme un tigre.

7 mars 1858.

XXIII

UN PRÉSIDENT

Est-ce ma faute à moi s'il s'appelle Brunet ?

Brunet jadis était un pître. Il rayonnait
Au dessus des humains à force de bêtise.
Il broutait des couplets comme un bouc le cytise.
Son camarade était Janot aux bas chinés
Lorgnant un papillon qui tremblait sur son nez.
Ce Brunet-là charmait les foules inquiètes
Rien qu'en laissant tomber une pile d'assiettes ;
Son rire absurde était un baume à tous les maux ;
Il avait de gros yeux et disait de gros mots.
Peut-être était-ce un homme. Il avait la bassesse
Pour triomphe, et l'affront d'être content sans cesse.
Il fascinait la ville, enchantait les faubourgs,
Frappait sur les lazzis comme sur des tambours,
Et se jetait parmi les rires tête-bêche.
Un éblouissement sortait de ce bobêche.

C'était, sous les clartés du manteau d'arlequin,
Le spectre de la joie en culotte nankin.
Il était le bouffon du peuple; il était l'hôte
De Tabarin, Molière étant l'hôte de Plaute;
Son souffle, son accent, son geste, était guetté,
Dans la foule si triste au fond, par la gaîté;
Il avait ce grand don, cher aux Grecs du Pœcile,
L'épanouissement profond de l'imbécile;
Et, quand on le voyait pensif, vide et béant,
On croyait voir zéro ricaner du néant.
C'était l'innocent fourbe et le niais cupide;
Son ahurissement faisait Paris stupide.
Ce clown fut sans égal. Ce Brunet gambadait,
Coiffé de la splendide oreille du baudet,
Roulait éperdûment ses prunelles éparses,
Cassait des pots, chipait des sous, faisait des farces,
Était grotesque, était inepte, était cocu,
Chantait, et recevait des coups de pied au cul.

Maintenant il attend les soufflets de l'histoire.
Son tréteau paraît noble auprès de son prétoire.
Le Brunet d'à-présent est un juge. Il est noir.
Est-ce le même? Oui. Non. Pourquoi pas? On peut voir
Des faits plus surprenants que ces métamorphoses;
Pasquin et Partarrieu prennent les mêmes poses;
Parfois dans Rhadamante on sent un galopin;
Est-ce que Mascarille est fort loin de Dupin?
Pourquoi voudriez-vous que je m'émerveillasse
Qu'on soit Jeffrye après avoir été Paillasse?
Quoi qu'il en soit, fût-il le même, un peu moisi,
Ce Brunet, certe, est bien l'homme de ce temps-ci
Où, juge, on vend le code et, prêtre, le ciboire.
Thémis rend un arrêt et demande un pourboire.

Eaque est domestique et Minos est agent.
Qu'est ceci ? La justice. Avez-vous de l'argent ?
C'est à vendre. Et ceci ? C'est notre conscience.
Payez-nous-la. C'est tant. — O juges, patience !
La Justice viendra. Jugez en attendant. —
Donc Brunet de farceur est passé président.
Ce comique est tragique. Il décrète, il condamne.
Il règne. Il a toujours le même bonnet d'âne.

1858.

XXIV

A UN ENNEMI INCONSCIENT

Désespérer de toi, valet du vestiaire ?
Pourquoi ? Le ciel est grand, Dieu n'a pas de frontière.
Qui sait ? Peut-être, un jour, te sera-t-il donné
D'être Saint Paul vers l'aube éternelle entraîné ;
Car aujourd'hui féroce, ignorant et stupide,
Tu gardes les manteaux pendant qu'on nous lapide.

1859.

XXV

LA HAINE QUI RIT

Est-ce mon siècle, ou bien le vent? J'ai le frisson.

Du haut de mon rocher, derrière l'horizon
J'entends confusément des brouhahas hostiles;
Et j'écoute; et, moi-même en butte aux projectiles,
J'examine, rêveur, les insulteurs lointains.

Dans mes vers sur lesquels ont soufflé les destins
J'ai tort de me servir de ce grand mot : la haine.
Peuple, la calomnie est aujourd'hui sereine
Et bonne fille; on a de nos jours inventé
La diffamation sanglante avec gaîté,

Une espèce de meurtre amusant pour les autres,
L'affront pour rire ; hélas ! oui, ces mœurs sont les vôtres,
Et je médite.

On sait qu'on ment, on en convient,
On en joue ; on ne veut qu'un succès, on l'obtient :
Être deux ou trois jours cru par les imbéciles.
L'exil, l'ombre, le deuil ne sont plus des asiles ;
On lapide le crêpe au chapeau d'un proscrit.
Bah ! c'est pour s'amuser ! vous voyez bien qu'on rit !

— Cet homme m'est livré. Je demande sa tête.
Suis-je son ennemi pour cela ? Pas si bête !
Je pouffe, et crie : A bas ! mort ! il a trop vécu ! —

Être acharné c'est bien, mais être convaincu
C'est du luxe : on serait donc idiot soi-même.
Et d'ailleurs, avoir foi, cela rend triste. On sème
La ciguë et la mort, mais on n'y goûte pas.
On est un bon enfant qui, pour vivre, est Judas
Et ne prend pas la chose au sérieux ; on tâche
D'être tranquillement, sans pédantisme, un lâche.
Si l'on voyait passer l'homme qu'on va demain
Poignarder par derrière, on lui tendrait la main,
Et l'on se vanterait de la rencontre auguste.
John Brown est un héros et Barbès est un juste,
On l'avoue entre soi ; mais en public on dit :
Barbès est un nigaud, John Brown est un bandit.
On l'affirme, et cela n'empêche pas de rire,
Ne pas le croire étant un motif pour le dire.

— Çà, buvons, insultons, mais sans nous mettre en frais
D'inimitié, de bile et de fiel. Buvons frais!
Rager de vrai? la chose en vaut-elle la peine? —

Le tigre mord sans faim et Thersite sans haine.

1859.

XXVI

AMNISTIE

Il s'assied sous un hêtre; il murmure : — J'oublie,
Oubliez, oublions. — Douce mélancolie!
Puis, tendre, il prend sa flûte et soupire :

— O proscrits!
Pyrame aima Thisbé, Céphale aima Procris,
Je vous aime. Accourez, bannis, je vous appelle.
Amnistie est un mot singulier que j'épelle;
Je ne sais pas très bien ce qu'il veut dire. Et vous?
Mais je vous aime. L'ombre est tiède, l'air est doux.
Proscrits, je songe à vous dans ma joie innocente;
Pour que je sois heureux il faut que je vous sente
Respirer le même air que moi dans les vallons.
Revenez. Je le sais, les jours d'exil sont longs.
Il est temps qu'enfin moi, vous, vos fils, vos compagnes,
Nous allions tous ensemble errer dans les campagnes

Et que nous écoutions sous les mêmes berceaux
Et sous le même ciel le même chant d'oiseaux;
Il est temps que je dise à mon Pinard fidèle :
Tiens! voici le proscrit, et voici l'hirondelle!
Dieu te ramène l'une, et moi l'autre. — Exilés,
Prenez la clef des champs dans mon trousseau de clés;
L'air du pays natal plaît à l'âme des sages;
Les champs vous calmeront. Beauté des paysages!
Moi César, devant qui Béhic est à genoux,
Chers bannis, je vous rends la patrie. Aimons-nous.
Revenez. Craignez-vous que mes chiens ne vous mordent?
Non. Mon sénat est doux. Les cœurs enfin s'accordent,
Et de boucher je suis redevenu berger.
Plus de banni dehors, dedans plus d'étranger.
Il me faut mes proscrits, mes proscrits à moi! Certe
Je suis grand, mais sans vous la patrie est déserte.
Accourez dans mes bras et vivez sous mes lois.
Tous frères, tous français. Ainsi les vieux gaulois
Se réconciliaient trinquant sous la tonnelle;
Le fond du verre était garni de pimprenelle.
Mon âme en sa beauté s'offre à vos yeux. Hélas!
Laissez-vous attendrir, proscrits. Quand Ménélas
Vit le sein nu d'Hélène, il jeta son épée.
Ma molle rêverie est de vous occupée.
Vous absents, je m'enfuis hagard dans les forêts.
En vain le Moniteur m'arrive humide et frais,
J'ai beau suivre aux prés verts la vache aisée à traire
Et songer au budget, j'ai beau pour me distraire
Laisser errer mes yeux sur le crâne poli
Du maréchal Regnault de Saint-Jean-d'Angely,
Je suis triste. Je sens du vague. Chaix-d'Est-Ange
M'ennuie; et par moments je me tourne. — Qu'entends-je?
Est-ce leur pas? Vont-ils revenir, mes bannis? —
Oh! revenez! Avril gazouille dans les nids,
Toutes les fleurs des bois mêlent leurs aromates.
Cayenne et Lambessa, pontons et casemates,

J'oublierai tout. Venez, liquidons le passé,
Vous verrez mon petit apprendre l'A B C... —
La République un jour s'éveilla désarmée,
Et me vit souriant, debout, mèche allumée;
J'ai tiré le canon, puis on s'est tenu coi;
J'avais peut-être un peu juré je ne sais quoi,
Mais à tous ces vieux faits qui diable s'intéresse?
Ce fut un coup de force avec un tour d'adresse;
Je fus Machiavel compliqué d'Auriol.
Vous étiez la loi, soit, et je fus le viol,
N'en parlons plus. Je hais les choses éternelles,
Elles sont sans pitié, l'implacable est en elles.
L'enfer dirait : toujours, mais moi je dis : assez!
Je vous ai mitraillés, traqués, bannis, chassés,
Dispersés comme un tas de cendre dans l'espace,
Volés, assassinés... Eh bien, je vous fais grâce!

1859.

XXVII

EN CONSEIL

— Toute la question, dit-il, c'est l'ouvrier.
Que Décembre lui soit meilleur que Février,
C'est là ma politique. Écoutez, mes ministres.
Il faut sourire au peuple avec des yeux sinistres.
Ainsi l'on règne. Ainsi l'on gouverne. J'entends
Faire adorer leur chaîne aux travailleurs contents.
— Sire, c'est malaisé. — C'est simple. — Comment faire
Pour loger l'ouvrier ? — Je lui bâtis un square.
Il aura sa caserne ainsi que le soldat.
Ils sont frères. — C'est vrai. — Leur plaire est mon mandat.
— Mais, sire, l'ouvrier veut manger. — Je le gave.
L'engraissement éteint la fierté dans l'esclave.
— L'ouvrier veut trouver une femme au logis.
— Je le fais marier par Saint François-Régis.
— L'ouvrier, car il fait, sire, beaucoup de rêves,
Veut être mieux payé. — Je lui permets les grèves.
— L'ouvrier veut aller au spectacle. — Il aura
Partout le lupanar sous le nom d'opéra.

Je lui prodiguerai des tas de femmes nues.
Je lui montre Astarté planant au fond des nues.
Je lui donne Gorju, Bobèche et Turlupin.
Je l'enchante. — Oui, voilà des cirques et du pain.
Mais du vin? — Je l'en soûle à battre la muraille.
— Et s'il veut être libre enfin? — Je le mitraille. —

Ainsi l'on parle, et moi, dans le bouge infamant,
J'entre, et je te regarde, Histoire, fixement.

20 octobre 1860.

XXVIII

Je ne désire pas la mort de Bonaparte.
Quand cette aveugle idée arrive, je l'écarte.
Je ne suis pas assez dans le secret du sort
Pour me croire le droit de vouloir une mort;
Mon âme en son cachot n'a pas de meurtrière
Par où laisser tomber une telle prière.
Hommes, je ne hais point, même quand je combats.
Je regarde, pensif, les choses d'ici-bas;
J'en suis blessé, mais non irrité; j'y devine
Sous le néant humain l'immensité divine,
Et je laisse Dieu faire, en l'implorant pour tous.
Celui qui, comme moi, sait qu'il faut être doux,
Et que tout à la fin se retrouve et retombe,
Ne jette jamais rien dans l'ombre de la tombe.

10 février 1861.

XXIX

L'EMPEREUR A COMPIÈGNE

Cet homme est dans les fleurs; il a, s'il fuit la ville,
Saint-Cloud, Biarritz,
Compiègne; autant d'azur que l'aigle, autant d'idylle
Que Lycoris.

Autour de lui les dieux rayonnent dans des marbres;
Les prés, les blés,
Les champs brillent au loin, et les paons sous les arbres
Sont étoilés.

En voyant ce front vil qu'aucuns remords n'émeuvent,
Cet œil vitreux,
Que pensent les lauriers? Qu'est-ce que les lys peuvent
Se dire entre eux?

On ne s'explique pas pourquoi le myrte encense
L'homme de sang,
Et comment à subir une telle présence
Avril consent.

Les bois respectueux ont l'air de dire : sire!
A ce larron;
Ils ne refusent rien au maître, et, s'il désire
Un liseron,

Un iris, un bleuet candide, une pervenche,
Ils les lui font!
Est-ce que la nature ignore la revanche,
O ciel profond?

Est-ce qu'il est permis de se donner pour tâche
Le mal, l'horreur,
D'être un fourbe, un escroc, un gueux, un drôle, un lâche,
Un empereur,

De jeter sur Paris la mort fauve et hagarde,
Le faux serment,
L'effroi, sans que personne ait l'air d'y prendre garde
Au firmament,

Sans qu'un puissant témoin fasse aux étoiles signe
De moins briller,

Au mois de mai d'avoir moins de parfums, au cygne
De s'envoler;

Sans qu'on entende au loin gronder le flot sonore,
Le vent huer,
Et sans qu'on voie autour du coupable l'aurore
Diminuer;

Sans qu'au nom de l'honneur, de l'auguste justice,
Des saintes lois
Et du grand ciel, la ronce indignée avertisse
L'ombre des bois,

Et sans que le printemps distingue entre un faussaire,
D'où sont venus
Tous nos pleurs, tous nos maux, tous nos deuils, et Glycère,
Nymphe aux pieds nus?

—

Il a parfaitement oublié tous ses crimes,
Le sang versé,
Son serment, son honneur, son âme, et les abîmes
Du noir passé;

Il a saisi le peuple et la loi dans sa serre,
Joué son jeu,

Et fait la quantité de forfaits nécessaire
Pour être un dieu;

Les bonzes, les cadis, sous leur robe de femme,
Le trouvent grand;
C'est tout au plus s'il sait combien il est infâme,
Et s'il comprend;

Il est l'idole informe et vague qu'on encense;
Ses yeux font peur;
On devine qu'il est plein de toute-puissance
A sa stupeur;

Et c'est bien surprenant d'être un tel misérable,
Et que les rois
Soient petits devant vous plus qu'au pied de l'érable
L'herbe des bois.

Ah! quand un homme a fait tout ce qu'a fait cet homme,
Quand il est là,
Lui qui livra ta Rome, ô Caton, à la Rome
De Loyola,

Lui qui fit faire un pas monstrueux en arrière
A la raison,
Lui que guette la Prusse, espionne et guerrière,
A l'horizon,

Lui qui, mettant un vote imbécile à la place
Des droits trahis,
Règne contre le peuple et par la populace
Sur mon pays,

Lui par qui, dans un jour de deuil, d'abîme et d'ombre,
Tout se perdit,
Il semble qu'il faudrait un rugissement sombre
Sur ce bandit;

Il semble que les champs devraient être lugubres
Et mécontents,
Et qu'il devrait sortir des forêts insalubres
Un faux printemps!

Eh bien, non! mai l'accepte et floréal l'accueille,
Et le pervers
Ne fait pas perdre un nid, une branche, une feuille
Aux buissons verts;

Et l'entrée en enfer due à ce misérable,
C'est le jardin,
Le lys, l'églantier, l'orme, et le cèdre et l'érable;
O lâche éden!

Il est dans le printemps, il est dans la nature
Comme chez lui.

Jamais par une plus monstrueuse ouverture
Le mal n'a lui.

Le sort est vil; de nous toujours, traître et fantasque,
Il s'est joué;
Mais jamais jusqu'ici l'on n'avait vu ce masque
Si dénoué.

Et c'est l'étonnement des prophètes moroses,
De toi, martyr,
De toi, penseur, que tant de crime à tant de roses
Puisse aboutir.

25 mai 1861.

XXX

EN PLEIN DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

ROSALIE DOISE

I

On voulait condamner cette fille, attendu
Qu'une femme effarée, au regard éperdu,
Dont on voit le col nu que va trancher la hache,
Qui hurle, qu'à la planche effroyable on attache,
Et dont on dit : Voyez, longtemps elle se tut,
Puis parla! — cela pose un jeune substitut;
On passe conseiller, président, avant l'âge,
Et l'on finit par faire un très beau mariage
Et par avoir des champs, des fermes, un château,
En suivant la rainure où glisse le couteau.

Ne jamais gaspiller, tant on se sent capable,
Son temps à distinguer l'innocent du coupable,

Écraser l'accusé que Bergasse étouffait,
N'être point scrupuleux, se montrer si bien fait
Pour l'opprobre qu'on a l'estime de Baroche,
Être un de ceux à qui la honte dit : approche !
Et qui viennent, — la honte aide à l'avancement, —
Eh quoi ! mais c'est tout simple ! et c'est ainsi vraiment
Que le bonnet carré se dore ou se galonne,
Que du temple des lois on devient la colonne,
Et qu'on reçoit la croix d'honneur, dans la saison,
Des mains d'un accusé de haute trahison.

C'est pourquoi, lorsqu'on a tout ce qu'il faut pour plaire,
Qu'on est par la cravate et les gants exemplaire,
Qu'on sait être au bal jeune et vieux au tribunal,
Quand on est élégant, doctrinaire, banal,
Quand on a ce patois qu'Aulois prend pour du style,
Faire guillotiner une femme est utile.
D'une tête sanglante un juge est couronné.
N'allez-vous pas blâmer un jeune homme bien né,
Qui trouve sous sa main une obscure ouvrière,
Une fille, et qui tient à faire sa carrière,
De montrer à propos quelque férocité ?
On est un personnage important et compté
Et que le journal cite en lettre majuscule
Quand on a fait lier quelqu'un à la bascule.
Chez le préfet le soir vous prenez votre thé ;
Par les meilleurs salons vous êtes accepté ;
— Voilà le substitut terrible qu'on renomme !
Et l'évêque vous dit : C'est bien. Tonnez, jeune homme ! —
Ah ! l'herbe de Clamart donne de beaux profits !
On est celui que montre une mère à son fils ;
On fascine, étant presque un acteur sur l'affiche,
Une agnès de seize ans, fraîche, ingénue et riche,
Qui danse avec vous, rit, parle de vos succès,
Et de la femme à qui vous fîtes son procès,

Pendant qu'en son tombeau cette morte farouche
Sent fourmiller les vers de terre dans sa bouche.

Tel est le rêve fait par tous les débutants.

Ainsi songeait le frais Delangle en son printemps;
Ainsi songeait Troplong alors qu'il était rose;
Ainsi tout substitut songe en peignant sa prose,
Laubardemont en herbe et Laffemas en fleur,
Ayant derrière lui la mort, sombre souffleur;
Bellart jeune se dit : Soyons Jeffrye en France!
Et c'est le front chargé de ce tas d'espérance
Qu'en son riant matin, vers le but qui lui plaît,
Chemine Grandperrette avec son pot au lait.

Tous veulent une affaire horrible en cour d'assises.
Comme on haranguerait les faces indécises
Des jurés, par la phrase aux meurtres entraînés!
Car la justice est bête, et par le bout du nez
On conduit où l'on veut Thémis, la vieille aveugle.
On a reçu du ciel l'éloquence qui beugle;
Si la chancellerie un jour vous remarquait,
Tout serait dit; d'emblée on arrive au parquet
De Paris, et l'on est bourreau sous l'œil du prince...

II

Or le juge apprenti travaillait en province.

Un matin, calculant l'avenir, fatigué
Des bals de préfecture, et bâillant, et peu gai,

Ce garçon s'était dit dans un moment lucide :
— Ah ! ce qu'il me faudrait, c'est un bon parricide ! —
Car en effet, en Grève, il est beau de pouvoir
Assaisonner la tête avec un voile noir.

Il chercha. Ce fut toi qu'il trouva, misérable !

Donc on prit cette femme

Il est fort déplorable
Qu'on n'ait plus la torture. A bas Beccaria !
On fit du mieux qu'on put. On mit la paria
Dans un trou, sur un lit de paille, au fond de l'ombre.

Les geôles ont toujours quelque cabanon sombre,
Trop court pour qu'on s'y puisse étendre, trop étroit
Pour qu'on marche, et trop bas pour qu'on s'y tienne droit.
Le captif est là, seul, sous les nœuds qu'on lui forge,
Sous le poing de la nuit qui lui serre la gorge,
Et l'insomnie en pleurs brûle ses yeux sanglants.
Cela remplace un peu le réchaud de Vouglans,
Le chevalet, l'étau de bronze, la rapière
Lardant le patient sur la table de pierre,
Et le bouc qui léchait un homme enduit de miel.
Là, sans point d'appui, loin des hommes, loin du ciel,
Sentant la voix du juge ainsi qu'une piqûre,
Pendant que chaque jour grossit sa charge obscure,
Le prisonnier se dit : Je ne sais où je vais !

Personne assurément ne peut trouver mauvais
Qu'ayant besoin de faire avouer cette femme,
On l'enterrât vivante en cette crypte infâme.

C'est juste. On s'arrangea de façon qu'elle fût
Sans jour, sans air, avec le geôlier à l'affût
Guettant ses pleurs, ses cris, sa faim, sa soif, ses rêves.
L'affreux tourment qui n'a ni relâches, ni trêves,
L'étouffement pesait sur elle.

.

Ne pouvoir
Respirer, et râler dans l'ombre, et ne rien voir!
Ne pas dormir! Toujours dans l'immonde cellule
Quelque fourmillement effroyable pullule,
Les murs glacés ont l'air d'être vos ennemis.
Oh! les hideux cachots! il semble qu'on ait mis
Un morceau de la nuit du tombeau dans ces caves.
Mais si l'on n'avait pas ces geôles, ces entraves,
Ces gênes, tout irait fort mal, et l'accusé
Peu docile, serait à tuer malaisé.
Là du moins il est pris; de tout on tient registre.
Il descend marche à marche un escalier sinistre;
Les juges font sur lui de lugubres essais;
Pâle, il se sent poussé par derrière; un procès
Est une pente douce où l'on glisse à la tombe.

Cette fille expirait dans cette catacombe.

— C'est sa faute, disait le juge, elle se tait!
Criminelle, avouez! —
Mais elle résistait,
Et refusait d'entrer dans la sombre descente,
La drôlesse! attendu qu'elle était innocente.

Et c'était là sans doute un inconvénient.

Mais le juge ne peut avoir tort; en niant,
On l'irrite. Il apprit soudain qu'elle était grosse,
Et dit : Soit; pour berceau l'enfant aura la fosse.

C'était son droit. Ne point vous ôter un cheveu,
Mais faire ce qu'il faut pour avoir un aveu,
C'est le dernier degré de l'art et de l'étude
D'être tortionnaire avec mansuétude
Et, sans bruit, sans emprunts au vieux code gaulois,
D'employer l'agonie au triomphe des lois.

La damnée étouffait, et criait : Grâce! grâce!
Le juge lui disait : — Que veux-tu que j'y fasse?
Avoue! — Elle pleurait. — De l'air! je meurs! — Tu n'as
Qu'à parler, et d'un mot tu romps ce cadenas.
Ta prison deviendra très douce. Vois, décide,
Tu n'as qu'à t'avouer simplement parricide.
— Non! — Je te rendrai l'air et le jour. Tu pourras
Avoir des fleurs, avoir un lit, avoir des draps;
Sortir dans le préau si cela te contente;
Tu redeviendras fraîche et grasse et bien portante;
Tu seras bien logée et bien nourrie; il faut,
Femme, si tu veux vivre, accepter l'échafaud.

Et ce raisonnement touchait peu cette folle.

Force à la loi. Tout autre axiome est frivole.
Quoi, tant d'hommes savants, quoi, Treilhard, Portalis,
Quoi, Tronchet qui plaida devant la fleur de lys,

Séguier, Berlier, auront dépensé des semaines
A souder la loi gothe avec les lois romaines,
Bigot-Préameneu, payé par le budget,
Aura consulté Mourre et consulté Target;
Ils auront fait un code étonnant, et ces maîtres,
Ces clercs, sachant par cœur le droit de nos ancêtres,
Cas simples, cas royaux, chefs-plaids et francs-alleux,
Auront perdu leur temps! Ce serait scandaleux,
Certe! Et puis à la fin l'amour-propre s'en mêle.
Quoi! la loi fléchirait devant cette femelle!
Un jeune magistrat, voyons, peut-il lâcher
Une femme qu'il est allé très loin chercher,
Qui peut-être, après tout, quoique fort obstinée,
Est à peu près coupable, et qui, guillotinée,
Fera parler de lui chez le garde des sceaux!
Cette fille est d'ailleurs sans mœurs. Les noirs ciseaux
Sont au greffe, et bientôt mordront sa chevelure!

Il criait : Parricide! avoue. Il faut conclure! —
Elle disait : — Jamais! — L'innocence est de fer.
On dut la murer presque au fond de cet enfer.

Dans son sein cependant le pauvre petit être,
L'ange obscur, avait l'air de ne vouloir plus naître,
Et, sans savoir nos lois, nos jougs, notre secret,
Ni ce que lui faisait la justice, il mourait.
Elle en tremblait du moins. Prise entre ces murailles,
Elle épiait cette âme éclose en ses entrailles,
Elle en craignait la fuite, et dans son flanc muet
Il lui semblait parfois que rien ne remuait...

Si bien qu'un jour, vaincue enfin, découragée,
Stupide, cette mère et cette naufragée,

Sans espoir, n'ayant plus que le choix de l'écueil,
Sentant son ventre, hélas! devenir un cercueil
Et le doux innocent périr dans ce repaire,
Pour sauver son enfant, dit : — J'ai tué mon père!

21 novembre 1862.

XXXI

APPROBATION DES PRÊTRES

La Papauté pour frère a le Glaive. Elle ouate
Avec des trahisons sa douillette béate,
Cherche avant tout l'utile, et grossit d'un fardeau
D'attentats, d'infamie et d'horreur son credo.
Elle aime Octave immonde, absout Clovis Sicambre,
Sacre un Dix-huit-Brumaire et lave un Deux-Décembre.
La justice, le droit chassé par les tyrans,
L'honneur et la vertu, lui sont indifférents,
N'ayant rien de solide et rien de saisissable,
Autant qu'au sphinx camard les tourbillons de sable
Roulés sous le ciel noir par le vent libyen.
Charles-Neuf tue. Amen. Sylla proscrit. C'est bien!
Le poignard est divin; la hache est innocente.
Pas un forfait à qui l'église ne présente,
Pour s'essuyer les mains, la nappe de l'autel.

L'église est pour Gessler contre Guillaume Tell,
Pour Rossa contre Huss, pour Cauchon contre Jeanne.
Elle offre à Trestaillon la colonne Trajane.

Elle est l'auberge ; entrez si vous pouvez payer ;
Le tedeum sera compris dans le loyer.
Mandrin est un sauveur, Cartouche est un messie ;
Qui réussit est pur. Payez. Rome associe
A l'acceptation des forfaits l'Éternel.
Monter est vertueux, tomber est criminel.
O terreur! elle fait bénir la perfidie,
L'affreux plan qu'un faussaire à loisir étudie,
Le bagne ouvert aux bons, les gueux mis au sénat,
Tous les viols, le fer, le feu, l'assassinat,
César et ses complots, l'araignée et ses toiles,
Par cette grande main qu'on sent dans les étoiles !

1863.

XXXII

AUTRES PRÊTRES

— Qu'êtes-vous ? — Tu le vois à notre robe. — Quoi !
Les prêtres de Dieu ? — Non, les prêtres de la loi.
— De quelle loi ? — Du maître. — Et qu'est le maître ? un homme.
— On l'appelle empereur ici, césar à Rome !
Il est aigle de droit et de race vautour.
Celui-ci fut jadis un criminel. Un jour
Il fit un serment, puis il s'embusqua derrière ;
Puis, comme les voleurs la nuit dans la clairière,
Il sortit brusquement de sa cachette, et prit
A la gorge l'honneur, la probité, l'esprit,
La gloire, la vertu, la pudeur, la patrie,
Et les tua. D'abord, voyant la loi meurtrie,
Nous fîmes préparer la corde et le gibet,
Comptant bien l'étrangler tout net, s'il succombait.
Mais il a réussi. La rudesse est un vice,
Et chez lui maintenant nous sommes en service.
A qui nous souffleta notre respect est dû ;
Il sied qu'il soit sacré puisqu'il n'est pas pendu ;

Nous faisons à présent pendre en son nom les autres.
Nous sommes les appuis de l'état, les apôtres
De l'ordre, et nous lavons les pieds du maître, emploi
Utile, et le meilleur que puisse avoir la loi.
La clarté de cet homme éclaire notre livre ;
Car il est naturel et simple qu'on lui livre
La conscience humaine et le code et Jésus,
Puisque c'est lui qui paie et qu'il a le dessus.
— Qu'est-ce que vous rendez, là, dans cette bâtisse,
Par la bouche ? — Cela s'appelle la justice.

Lorraine. Altwys, 27 août 1833.

XXXIII

Pour le prêtre il est saint, pour le juge il est juste ;
Il a raison.
Nul ne résiste ; il est sacré, suprême, auguste,
Par trahison ;

C'est de vin et de sang que sa lèvre est rougie.
Lourd prisonnier
De cette double ivresse, il complète l'orgie
Par le charnier.

Il a tout ; les sénats lui prodiguent leur âme
Et leur fierté,
L'évêque en chape d'or sa prière, et la femme
Sa nudité

Devant lui la vertu frémit, l'honneur émigre ;
Pâle Psyché,

L'âme humaine voudrait s'enfuir ; et par le tigre
Il est léché.

Il a par un viol possédé la victoire,
Il est prudent
Mais guerroyeur ; il compte arriver à la gloire,
Bazaine aidant.

Les peuples sur leur tête ont cette splendeur noire ;
Il est debout,
César, majesté, prince, empereur, dans l'histoire,
Et dans l'égout.

Le monde, ainsi qu'au temps de Claude et Comnène,
Est là béant,
Contemplant ce pygmée énorme, grandeur naine,
Hautain néant.

Il est le sphinx du trône ; il a pour toute règle
Le crime heureux ;
Il habite un fond d'ombre ; il est seul comme l'aigle
Et le lépreux.

Il a l'armée, il a l'église ; il est superbe,
Blême, ébloui ;
Et tous les crimes sont épanouis en gerbe
Autour de lui.

Il règne, il a la joie obscure de Tibère ;
Il est content...
Et pendant ce temps-là, le destin délibère,
Et l'ombre attend ;

Et, sœur de Némésis, l'implacable logique
Au front serein,
Assise à son fourneau, chauffe à son feu tragique
Le vers d'airain.

26 novembre 1866.

XXXIV

Pour l'écrivain vénal il est un dur moment.
Après avoir tiré de son encre qui ment
Tout ce qu'elle contient de noirceur et de bave,
Après avoir été l'affreuse plume esclave,
Après avoir haï pour le compte d'autrui,
Soudain cet homme un jour sent que, venant de lui,
L'injure est un éloge et la louange un blâme,
Et qu'il ne peut plus nuire à force d'être infâme.

Quand il est démontré, prouvé, public, patent,
Qu'on a livré son âme et qu'on a reçu tant,
Qu'on est prostitué par brevet authentique,
Qu'au trottoir du chantage on a tenu boutique,
Qu'on s'est fait insulteur moyennant un loyer,
Qu'on est allé chez ceux qui peuvent bien payer
Vendre de l'imposture et de la calomnie,
Qu'on a, pour de l'argent, outragé le génie,

La probité, le droit, le courage, l'honneur,
On est mieux qu'assassin, on est empoisonneur ;
On est moins qu'un bandit du bois, on est un drôle.

L'or aux mains flétrit plus que le fer sur l'épaule.

1866

XXXV

Qu'il sorte des coquins de la honte qu'on sème;
Qu'à propos de Monsieur Bonaparte troisième,
Morlot cite Hildebrand, Troplong, Justinien;
Qu'en ce gouvernement napoléonien
Le grand Napoléon soit pris, qu'on rende Hercule
Grotesque, Achille farce et César ridicule;
Qu'on fasse du clinquant, du faux, des oripeaux,
Avec les grands exploits, avec les grands drapeaux,
Avec les saints chevrons des brigands de la Loire;
Que cet empire, utile aux banques, ait pour gloire
De n'avoir point d'Eylau, d'Essling ni d'Austerlitz;
Qu'on soit des enrichis contents d'être avilis,
Que le public opprobre à la Bourse se cote;
Que l'aigle se marie avec une cocotte...
La colère a passé, j'ai l'immense dédain;
Je regarde pousser les fleurs de mon jardin,
La mer chante, et je vois naître l'aube candide;
D'Austerlitz éclipsé le soleil sort splendide,
Et si César décroît, les bois me sont témoins
Que le doux mois d'avril n'a pas un nid de moins.

1867.

XXXVI

Vous le trouvez bon. Soit. Moi je suis triste.

Hélas!
Je pleure; et je finis, sinistre, accablé, las,
Dans ce deuil où je sens tant d'angoisse m'étreindre,
Par n'avoir qu'un besoin immense de tout plaindre.

Tout, même ce vieillard, ô ciel noir! surtout lui!
Je songe à sa pauvre âme, où jamais rien n'a lui
Qu'une fausse clarté cachant la lueur vraie.
Le crépuscule est-il la faute de l'orfraie?
Hélas! ces malheureux grands-prêtres sont plongés
Sous un tel flot de nuit, d'ombre et de préjugés!
D'Aod à Samuel, de Joad à Caïphe,
Toujours le dogme a fait chanceler le pontife;

Toujours dans cette coupe, hélas! l'homme hébété
A bu l'erreur croyant boire la vérité.
Il a ce livre, Dieu; mais il ne sait pas lire.

Ah! j'ai beau m'indigner, je ne peux pas maudire.

1867.

XXXVII

MENTANA

A GARIBALDI

I

Ces jeunes gens, ces fils de Brutus, de Camille,
De Thraséas, combien étaient-ils? quatre mille.
Combien sont morts? six cents. Six cents! comptez, voyez,
Une dispersion de membres foudroyés,
Des bras rompus, des yeux troués et noirs, des ventres
Où fouillent en hurlant les loups sortis des antres,
De la chair mitraillée au milieu des buissons,
C'est là tout ce qui reste, après les trahisons,
Après le piége, après les guets-apens infâmes,
Hélas! de ces grands cœurs et de ces grandes âmes!
Voyez. On les a tous fauchés d'un coup de faulx.
Leur crime? ils voulaient Rome et ses arcs triomphaux ;
Ils défendaient l'honneur et le droit, ces chimères.
Venez, reconnaissez vos enfants, venez, mères!

Car, pour qui l'allaita, l'homme est toujours l'enfant.
Tenez; ce front hagard, qu'une balle ouvre et fend,
C'est l'humble tête blonde où jadis, pauvre femme,
Tu voyais rayonner l'aurore et poindre l'âme;
Ces lèvres, dont l'écume a souillé le gazon,
O nourrice, après toi bégayaient ta chanson ;
Cette main froide, auprès de ces paupières closes,
A fait jaillir ton lait sous ses petits doigts roses;
Voici le premier-né, voici le dernier-né.
O d'espérance éteinte amas infortuné!
Pleurs profonds! ils vivaient, ils réclamaient le Tibre;
Être jeune n'est pas complet sans être libre.
Ils voulaient voir leur aigle immense s'envoler;
Ils voulaient affranchir, réparer, consoler;
Chacun portait en soi, pieuse idolâtrie,
Le total des affronts soufferts par la patrie;
Ils savaient tout compter, tout, hors les ennemis.
Hélas! vous voilà donc pour jamais endormis!
Les heures de lumière et d'amour sont passées,
Vous n'effeuillerez plus avec vos fiancées
L'humble étoile des prés qui rayonne et fleurit...
Que de sang sur ce prêtre, ô pâle Jésus-Christ!

Pontife élu que l'ange a touché de sa palme,
A qui Dieu commanda de tenir, doux et calme,
Son évangile ouvert sur le monde orphelin,
O frère universel à la robe de lin,
À demi dans la chaire, à demi dans la tombe,
Serviteur de l'agneau, gardien de la colombe,
Qui des cieux dans ta main portes le lys tremblant,
Homme près de ta fin, car ton front est tout blanc
Et le vent du sépulcre en tes cheveux se joue,
Vicaire de celui qui tendait l'autre joue,
A cette heure, ô semeur des pardons infinis,
Ce qui plaît à ton cœur et ce que tu bénis

Sur notre sombre terre où l'âme humaine lutte,
C'est un fusil tuant douze hommes par minute !

Jules deux reparaît sous sa mitre de fer.
La papauté féroce avoue enfin l'enfer.

Certes, l'outil du meurtre a bien rempli sa tâche ;
Ces rois ! leur foudre est traître et leur tonnerre est lâche.
Avoir été trop grands, français, c'est importun.
Jadis un contre dix, aujourd'hui dix contre un.
France, on te déshonore, on te traîne, on te lie,
Et l'on te force à mettre au bagne l'Italie.
Un ruisseau fumant coule au flanc des Apennins.
Voilà ce qu'on te fait, colosse en proie aux nains !

II

O sinistre vieillard, te voilà responsable
Du vautour déterrant un crâne dans le sable
Et du croassement lugubre des corbeaux !
Emplissez désormais ses visions, tombeaux,
Paysages hideux où rôdent les belettes,
Silhouettes d'oiseaux perchés sur des squelettes !
S'il dort, apparais-lui, champ de bataille noir !

Les canons sont tout chauds ; ils ont fait leur devoir,
La mitraille invoquée a tenu sa promesse ;
C'est fait. Les morts sont morts. Maintenant dis la messe.

Prends dans tes doigts l'hostie en t'essuyant un peu,
Car il ne faudrait pas mettre du sang à Dieu !
Du reste tout est bien. La France n'est pas fière;
Le roi de Prusse a ri; le denier de Saint-Pierre
Prospère, et l'irlandais donne son dernier sou;
Le peuple cède et met en terre le genou;
De peur qu'on ne le fauche, il plie, étant de l'herbe;
On reprend Frosinone et l'on rentre à Viterbe;
Le czar a commandé son service divin;
Partout où quelque mort blêmit dans un ravin,
Le rat joyeux le ronge en tremblant qu'il ne bouge;
Ici la terre est noire; ici la plaine est rouge;
Garibaldi n'est plus qu'un vain nom immortel,
Comme Léonidas, comme Guillaume Tell;
Le pape, à la Sixtine, au Gésu, chez les Carmes,
Met tous ses diamants; tendre, il répand des larmes
De joie; il est très doux; il parle du succès
De ses armes, du sang versé, des bons français,
Des quantités de plomb que la bombarde jette,
Modestement, les yeux baissés, comme un poëte
Se fait un peu prier pour réciter ses vers.
De convois de blessés les chemins sont couverts.
Partout rit la victoire.

Utilité des traîtres.

Dans les perles, la soie et l'or, parmi les reîtres
Qu'hier, du doigt, aux champs de meurtre tu guidais,
Pape, assis sur ton trône et siégeant sous ton dais,
Coiffé de ta tiare aux trois couronnes, prêtre,
Tu verras quelque jour au Vatican peut-être
Entrer un homme triste et de haillons vêtu,
Un pauvre, un inconnu. Tu lui diras : — Qu'es-tu,

Passant ? que me veux-tu ? sors-tu de quelque geôle ?
Pourquoi voit-on ces brins de laine à ton épaule ?
— Une brebis était tout à l'heure dessus,
Répondra-t-il. Je viens de loin. Je suis Jésus.

III

Une chaîne au héros ! une corde à l'apôtre !
John Brown, Garibaldi, passez l'un après l'autre.
Quel est ce prisonnier ? c'est le libérateur.
Sur la terre, en tous lieux, du pôle à l'équateur,
L'iniquité prévaut, règne, triomphe, et mène
De force aux lâchetés la conscience humaine.
O prodiges de honte ! étranges impudeurs !
On accepte un soufflet par des ambassadeurs.
On jette aux fers celui qui nous a fait l'aumône.
— Tu sais, je t'ai blâmé de lui donner ce trône ! —
On était gentilhomme, on devient alguazil.
Débiteur d'un royaume, on paie avec l'exil.

Pourquoi pas ? On est vil ; c'est qu'on en reçoit l'ordre.
Rampons. Lécher le maître est plus sûr que le mordre.
D'ailleurs tout est logique. Où sont les contre-sens ?
La gloire a le cachot, mais le crime a l'encens ;
De quoi vous plaignez-vous ? L'infâme étant l'auguste,
Le vrai doit être faux, et la balance est juste.
On dit au soldat : frappe ! il doit frapper. La mort
Est la servante sombre aux ordres du plus fort.

Et puis, l'aigle peut bien venir en aide au cygne !
Mitrailler est le dogme et croire est la consigne.
Qu'est pour nous le soldat ? du fer sur un valet.
Le pape veut avoir son Sadowa ; qu'il l'ait.
Quoi donc ! en viendra-t-on, dans le siècle où nous sommes,
A mettre en question le vieux droit qu'ont les hommes
D'obéir à leur prince et de s'entre-tuer ?
Au prétendu progrès pourquoi s'évertuer
Quand l'humble populace est surtout coutumière ?
La masse a plus de calme ayant moins de lumière.
Tous les grands intérêts des peuples, l'échafaud,
La guerre, le budget, l'ignorance qu'il faut,
Courent moins de dangers, et sont en équilibre
Sur l'homme garrotté mieux que sur l'homme libre.
L'homme libre se meut et cause un tremblement.
Un Garibaldi peut tout rompre à tout moment ;
Il entraîne après lui la foule, qui déserte
Et passe à l'Idéal. C'est grave. On comprend, certe,
Que la société, sur qui veillent les cours,
Doit trembler et frémir et crier au secours,
Tant qu'un héros n'est pas mis hors d'état de nuire.

Le phare, aux yeux de l'ombre, est coupable de luire.

IV

Votre Garibaldi n'a pas trouvé le joint.
Çà, le but de tout homme ici-bas n'est-il point
De tâcher d'être dupe aussi peu que possible ?
Jouir est bon. La vie est un tir à la cible.

Le scrupule en haillons grelotte; je le plains.
Rien n'a plus de vertu que les coffres-forts pleins.
Il est de l'intérêt de tous qu'on ait des princes
Qui fassent refluer leur or dans les provinces;
C'est pour cela qu'un roi doit être riche; avoir
Une liste civile énorme est son devoir;
Le pape, qu'on voudrait confiner dans les astres,
Est un roi comme un autre. Il a besoin de piastres,
Que diable! L'opulence est le droit du saint lieu;
Il faut dorer le pape afin de prouver Dieu;
N'avoir pas une pierre où reposer sa tête
Est bon pour Jésus-Christ. La loque est déshonnête.
Voyons la question par le côté moral;
Le but du colonel est d'être général,
Le but du maréchal est d'être connétable!
Avant tout, mon paiement. Mettons cartes sur table.
Un renégat a tort tant qu'il n'est pas muchir;
Alors il a raison. S'arrondir, s'enrichir,
Tout est là. Regardez, nous prenons les Hanovres.
Et quant à ces bandits qui veulent rester pauvres,
Ils sont les ennemis publics. Sus! hors la loi!
Ils donnent le mauvais exemple. Coffrez-moi
Ce gueux, qui, dictateur, n'a rien mis dans sa poche.

On se heurte au battant lorsqu'on touche à la cloche,
Et lorsqu'on touche au prêtre on se heurte au soudard.
Morbleu, la papauté n'est pas un objet d'art!
Par le sabre en Espagne, en Prusse par la schlague,
Par la censure en France, on modère, on élague
L'excès de rêverie et de tendance au droit;
Le peuple est pour le prince un soulier fort étroit;
L'élargir en l'usant aux marches militaires
Est utile. Un pontife, en ses sermons austères,
Sait rattacher au ciel nos lois, qu'on nomme abus,
Et le knout en latin s'appelle Syllabus.

L'ordre est tout. Le fusil Chassepot est suave.
Le progrès est béni ; dans quoi ? dans le zouave !
Les boulets sont bénis dans leurs coups ; le chacal
Est béni dans sa faim, s'il est pontifical.
Nous trouvons excellent, quant à nous, que le pape
Rie au nez de ce siècle inepte, écrase, frappe,
Et, du moment qu'on veut lui prendre son argent,
Se fasse carrément recruteur et sergent,
Pousse à la guerre, et crie : à mort quiconque est libre !
Qu'il recommande au prône un obus de calibre,
Qu'il dise en achevant sa prière : égorgez !
Envoie aux combattants force fourgons chargés,
De la poudre, du fer, du plomb, et ravitaille
L'extermination sur les champs de bataille !

V

Qu'il aille donc ! qu'il aille, emportant son mandat,
Ce chevalier errant des peuples, ce soldat,
Ce paladin, ce preux de l'idéal ! qu'il parte.
Nous, les proscrits d'Athène, à ce proscrit de Sparte
Ouvrons nos seuils ; qu'il soit notre hôte maintenant ;
Qu'en notre maison sombre il entre rayonnant.
Oui, viens, chacun de nous, frère à l'âme meurtrie,
Veut avec son exil te faire une patrie !
Viens, assieds-toi chez ceux qui n'ont plus de foyer.
Viens, toi qu'on a pu vaincre et qu'on n'a pu ployer !
Nous chercherons quel est le nom de l'espérance ;
Nous dirons : Italie ! et tu répondras : France !

Et nous regarderons, car le soir fait rêver,
En attendant les droits, les astres se lever.
L'amour du genre humain se double d'une haine
Égale au poids du joug, au froid noir de la chaîne,
Aux mensonges du prêtre, aux cruautés du roi.
Nous sommes rugissants et terribles. Pourquoi ?
Parce que nous aimons. Toutes ces humbles têtes,
Nous voulons les voir croître et nous sommes des bêtes
Dans l'antre, et nous avons les peuples pour petits.
Jetés au même écueil, mais non pas engloutis,
Frère, nous nous dirons tous les deux notre histoire ;
Tu me raconteras Palerme et ta victoire,
Je te dirai Paris, sa chute et nos sanglots,
Et nous lirons ensemble Homère au bord des flots,
Puis tu continueras ta marche âpre et hardie.

Et, là-bas, la lueur deviendra l'incendie.

VI

Ah ! race italienne, il était ton appui !
Ah ! vous auriez eu Rome, ô peuples, grâce à lui,
Grâce au bras du guerrier, grâce au cœur du prophète.
D'abord il l'eût donnée, ensuite il l'eût refaite.

Oui, calme, ayant en lui de la grandeur assez
Pour s'ajouter sans trouble aux héros trépassés,

Il eût reforgé Rome ; il eût mêlé l'exemple
Du vieux sépulcre avec l'exemple du vieux temple ;
Il eût mêlé Turin, Pise, Albe, Velletri,
Le Capitole avec le Vésuve, et pétri
L'âme de Juvénal avec l'âme de Dante ;
Il eût trempé d'airain la fibre indépendante ;
Il vous eût des titans montré les fiers chemins.
Pleurez, italiens ! il vous eût fait romains.

VII

Le crime est consommé. Qui l'a commis ? Ce pape ?
Non. Ce roi ? non. Le glaive à leur bras faible échappe.
Qui donc est le coupable alors ? Lui. L'homme obscur ;
Celui qui s'embusqua derrière notre mur,
Le fils du Sinon grec et du Judas biblique ;
Celui, qui, souriant, guetta la République,
Son serment sur le front, son poignard à la main.

Il est parmi vous, rois, ô groupe à peine humain,
Un homme que l'éclair de temps en temps regarde.
Ce condamné, qui triple autour de lui sa garde,
Perd sa peine. Son tour approche. Quand ? Bientôt.
C'est pourquoi l'on entend un grondement là-haut.
L'ombre est sur vos palais, ô rois. La nuit l'apporte.
Tel que l'exécuteur frappant à votre porte,
Le tonnerre demande à parler à quelqu'un.
Et cependant l'odeur des morts, affreux parfum

Qui se mêle à l'encens des tedeums superbes,
Monte du fond des bois, du fond des prés pleins d'herbes,
Des steppes, des marais, des vallons, en tous lieux !
Au fatal boulevard de Paris oublieux,
Au Mexique, en Pologne, en Crète où la nuit tombe,
En Italie, on sent un miasme de tombe,
Comme si, sur ce globe et sous le firmament,
Étant dans sa saison d'épanouissement,
Vaste mancenillier de la terre en démence,
Le carnage vermeil ouvrait sa fleur immense.
Partout des égorgés ! des massacrés partout !
Le cadavre est à terre et l'idée est debout.
Ils gisent étendus dans les plaines farouches,
L'appel aux armes flotte au-dessus de leurs bouches.
On les dirait semés. Ils le sont. Le sillon
Se nomme liberté. La mort est l'aquilon,
Et les morts glorieux sont la graine sublime
Qu'elle disperse au loin sur l'avenir, abîme.
Germez, héros ! et vous, cadavres, pourrissez.
Fais ton œuvre, ô mystère ! Épars, nus, hérissés,
Béants, montrant au ciel leurs bras coupés qui pendent,
Tous ces exterminés immobiles attendent.

Et tandis que les rois, joyeux et désastreux,
Font une fête auguste et triomphale entre eux,
Tandis que leur olympe abonde, au fond des nues,
En fanfare, en festins, en joie, en gorges nues,
Rit, chante, et, sur nos fronts, montre aux hommes contents
Une fraternité de czars et de sultans,
De son côté, là-bas, au désert, sous la bise,
Dans l'ombre, avec la mort le vautour fraternise ;
Les bêtes du sépulcre ont leur vil rendez-vous ;
Le freux, la louche orfraie, et le pygargue roux,
L'âpre autour, les milans, féroces hirondelles,
Volent droit au charnier, et tous, à tire-d'ailes,

Se hâtent vers les morts, et ces rauques oiseaux
S'abattent, l'un mordant la chair, l'autre les os,
Et, criant, s'appelant, le feu sous les paupières,
Viennent boire le sang qui coule entre les pierres.

VIII

O peuple, noir dormeur, quand t'éveilleras-tu ?
Rester couché sied mal à qui fut abattu.
Tu dors, avec ton sang sur les mains et, stigmate
Que t'a laissé l'abjecte et dure casemate,
La marque d'une corde autour de tes poignets.
Qu'as-tu fait de ton âme, ô toi qui t'indignais ?
L'empire est une cave, et toutes les espèces
De nuit te tiennent pris sous leurs brumes épaisses.
Tu dors, oubliant tout, ta grandeur, son complot,
La liberté, le droit, ces lumières d'en haut ;
Tu fermes les yeux, lourd, gisant sous d'affreux voiles,
Sans souci de l'affront que tu fais aux étoiles !
Allons, remue. Allons, mets-toi sur ton séant.
Qu'on voie enfin bouger le torse du géant.
La longueur du sommeil devient ignominie.
Es-tu las ? es-tu sourd ? es-tu mort ? Je le nie.
N'as-tu pas conscience en ton accablement
Que l'opprobre s'accroît de moment en moment ?
N'entends-tu pas qu'on marche au-dessus de ta tête ?
Ce sont les rois. Ils font le mal. Ils sont en fête.
Tu dors sur ce fumier ! Toi qui fus citoyen,
Te voilà devenu bête de somme. Eh bien,

L'âne se lève, et brait; le bœuf se dresse, et beugle.
Cherche donc dans ta nuit puisqu'on t'a fait aveugle.
O toi qui fus si grand, debout! car il est tard.
Dans cette obscurité l'on peut mettre au hasard
La main sur de la honte ou bien sur de la gloire;
Étends le bras le long de la muraille noire;
L'inattendu dans l'ombre ici peut se cacher;
Tu parviendras peut-être à trouver, à toucher,
A saisir une épée entre tes poings funèbres,
Dans le tâtonnement farouche des ténèbres!

Hauteville-House, novembre 1867.

XXXVIII

APRÈS SEIZE ANS

2 DÉCEMBRE 1867

I

L'empire est un succès. Quel beau commencement !
Paris vaut une messe et coûte un faux serment ;
Ce n'est pas cher. Seize ans de gloire ! une jonchée
De lauriers et de fleurs, et l'histoire est trichée.
Tant pis pour elle. Hurrah ! plus d'émeute à Roubaix.
Le sultan à la France offre huit chevaux bais ;
On en attellera le carrosse du sacre.
Nul revenant ne vient rabâcher le massacre ;
Les morts du Deux-Décembre ont le sommeil profond.
Les institutions de bienfaisance vont,
Et saint François Régis sourit dans l'atmosphère.
Le crédit mobilier est une bonne affaire
Pour les banques ; et Fould, quoique mort, est vivant
Dans tout ce qu'on achète et dans tout ce qu'on vend,

Compris la conscience, et dans les phénomènes
De l'enregistrement, du timbre et des domaines.
L'emprunt met une pièce aux déficits. Fort bien.
Le vieux Paris, Sauval, Du Breul, Félibien,
Se sauvent effarés devant Haussmann qui pioche.
Au bambino du ciel l'empire offre son mioche;
Le pape, doux parrain, donne un récépissé.
Le droit est un vieux mot, peu su, mal prononcé;
La justice est un pont qu'on passe avec péage;
Quand les communiqués pleuvent, c'est un nuage
De vérités qui crève, et, non sans quelque ennui,
Le journal se secoue, arrosé malgré lui;
L'honneur, qui pour bien vivre a plus d'une recette,
Est un fils que Tartuffe eut jadis de Macette.
Quant à la probité, c'est une bague au doigt;
Ayez cet ornement, si bon vous semble. On voit
Le temps qu'il fait au juge ainsi qu'au baromètre.
Tout ce qu'un crime peut au bon ordre promettre,
L'empire l'a tenu. Le peuple est au repos;
Les Turennes manquant, on a des chassepots.
Tout rit. L'esprit humain est las, l'armée est forte.
Lui, règne.

Mais Dieu dit : Le châtiment m'importe.

Nous l'aurons.

II

Vous l'avez. Que vous faut-il de plus?
Quoi donc! ne voit-on pas commencer le reflux?
Hier triste, aujourd'hui lugubre, et demain pire.

Derrière ce châssis mal peint qu'on nomme empire,
Les ténèbres ; un puits d'ignorance, un cachot
D'opprobre, en bas la faim, la banqueroute en haut,
Paphos pourrie offerte à ceux qui rêvaient Sparte,
Deuil, cendre, et tout au fond l'accusé Bonaparte.
Si l'on tâche de voir un peu l'autre côté
Du triomphe et l'envers de la prospérité,
On aperçoit cela. Que vous faut-il encore ?
Le hibou ne croasse et Troplong ne pérore
Que la nuit. La nuit sourde est leur milieu joyeux.
Donc il fait nuit. Voyez la lueur de leurs yeux.
On est vêtu de pourpre et l'historiographe
Du manteau de César pourra dorer l'agrafe.
Bien. Soit. — Tournez la page et voyez le verso.
Le sépulcre est déjà visible en ce berceau.

— Nous eûmes du bonheur au jeu ; mais notre caisse
A des fêlures, fuit, penche, et son niveau baisse
Comme une eau qui se vide en d'obscurs entonnoirs ;
L'azur du livre bleu se pique de points noirs ;
Sadowa nous surprend, Luxembourg nous échappe ;
Que faire ? s'incliner. La Providence frappe.

La main est divine. Oui. Le soufflet est prussien.

Notre pape in petto, le petit Lucien,
A tout l'air d'un fruit sec. Du Vulturne à la Sprée,
Toute la monarchie en masse est délabrée :
Czars mal portants, sultans malades, archiducs
Peu chanceux, pape aveugle et sanglant, rois caducs.

Est-ce que ces voleurs de peuples, ces gueux princes,
Ces grecs du trône, entre eux s'escroquant des provinces,
N'entendent point craquer sous leur pas le plancher?
Mané Thécel Pharès commence à s'ébaucher.
Couza fuit, François fuit, Maximilien tombe.
Le trône est une trappe ouverte sur la tombe.
Le dur Mexique lutte armé du talion,
Car la louve espagnole allaita ce lion
Et sa liberté fauve ignore la clémence;
Dans cette ombre, hélas! erre une femme en démence.
Les contre-coups lointains deviennent sérieux;
Et, dans on ne sait quel brouillard mystérieux
Où pleure Hécube, où rit Cassandre, où rôde Électre,
L'empereur assassin songe à l'empereur spectre.
Il décline par où naguère il triomphait.
Que de revers! Comptez. Qu'est-ce que son forfait?
Un cachot sur nos fronts, sous ses pieds un abîme.
Il sent se lézarder sinistrement son crime.
N'est-ce pas assez?

— Non.

— Que voulez-vous donc?

— Tout.

III

Tout. Les tyrans à bas et les hommes debout.
Tout. La fin. Ce qu'il faut à notre âpre insomnie,
C'est la captivité du genre humain finie,

C'est le souffle orageux des clairons, c'est l'écho
Des trompettes jetant à terre Jéricho,
C'est le débordement des Tibres et des Rhônes,
C'est l'écroulement vaste et farouche des trônes,
C'est leur dernière armée en fuite à l'horizon!
Ce qu'il nous faut, c'est l'âme écrasant sa prison,
C'est le peuple arrachant sa chaîne avec furie,
C'est l'Amour criant : Guerre! et la sainte Patrie
Criant : Peuples, j'abdique, et suis l'Humanité!
C'est la Paix disant : Passe avant moi, Liberté!
C'est en nos cœurs gonflés la colère profonde,
C'est l'épée en nos mains pour délivrer le monde,
C'est l'imbécile amas des rois séditieux
A nos pieds, et l'aurore immense dans les cieux!

2 décembre 1867.

XXXIX

Les prêtres des faux dieux jouant leurs comédies,
Le mal, l'erreur,
Ce Bonaparte, et toi, paysan, qui mendies
Un empereur,

Toi qui peux être un homme et veux être une brute,
Troupeaux mouvants
Sur qui s'acharne, passe et repasse la lutte
Des quatre vents,

Foule qui vas courbant des millions de têtes,
Bourgeois distraits
Qui vivez avec l'œil plus vague que les bêtes
Dans les forêts,

Les noirs événements sur les masses obscures,
Les talions,

Les deuils, les envieux, les serpents, leurs piqûres
Aux grands lions;

Me dire que quiconque, à Paris ou dans Rome,
Honte et remords !
Mettra l'oreille à terre entendra de cet homme
Parler les morts,

Que tout ce qu'il a fait d'iniquités égale
La quantité
D'astres qu'on voit aux cieux quand chante la cigale,
Les soirs d'été;

Rouler dans mon esprit la sanglante besogne
Du boulevard,
Et Romieu, puis Troplong, aller de cet ivrogne
A ce bavard;

Puebla, Mentana, Compiègne, son opprobre,
Ses jeux, ses goûts;
Les meurtres plus nombreux que les mouches d'octobre
Dans les égouts;

Le pontife sans foi, l'apôtre sans doctrine,
Abject semeur...
C'est tout cela qui fait sortir de ma poitrine
L'âpre clameur;

C'est tout cela qui fait que ma colère gronde
Profondément
Et que l'écueil n'est pas sous les affronts de l'onde
Plus écumant ;

C'est tout cela qui fait que ma strophe aux cent bouches,
Pleine d'effrois,
Ressemble au hallier sombre où des bêtes farouches
Mêlent leurs voix.

Je suis l'avertisseur terrible qui se dresse,
L'avant-coureur ;
Et mes vers n'ont pas moins de haine vengeresse,
Pas moins d'horreur

Que les filles d'Hellé chantant leur ronde austère
Dans Ipsara ;
Et l'intervention d'aucun pouvoir sur terre
N'arrachera

De mes mains ce tyran, ce juge, ce ministre,
Cet histrion ;
Pas plus qu'un souffle humain n'éteindrait le sinistre
Septentrion.

23 décembre 1867.

XL

BAUDIN

La barricade était livide dans l'aurore,
Et, comme j'arrivais, elle fumait encore ;
Rey me serra la main et dit : Baudin est mort.

Il semblait calme et doux comme un enfant qui dort,
Ses yeux étaient fermés, ses bras pendaient, sa bouche
Souriait d'un sourire héroïque et farouche ;
Ceux qui l'environnaient l'emportèrent.

Et tous,
Depuis ce jour, l'exil s'étant fermé sur nous,
Nous songeons à celui qui mourut, et dont l'âme
Luit sur Paris ainsi que dans l'ombre une flamme,
Et nous disons : Hélas ! c'est toi qui fus choisi !

O toi qui dors là-bas, nous qui saignons ici,

Nous t'envions. Heureux ceux que reprend la tombe !
Celui qui reste droit devant celui qui tombe
Médite, car tous deux sont, en dépit du sort,
Debout, l'un dans la vie et l'autre dans la mort.
Mais dans ce monde, où passe et repasse sans cesse
Une inondation de honte et de bassesse,
Où tant d'hommes, plus vains que les mouches d'été,
Vendant leur avenir au présent effronté,
Pour avoir plus d'orgie acceptent plus d'abîme,
Et chantent, joyeux d'être abjects, ô ciel sublime,
Ciel noir ! comment ne pas envier la faveur
D'une balle qui vient frapper un front rêveur !
Comment ne pas frémir devant la suite obscure
Des crimes de Néron vivant comme Épicure,
Ne s'inquiétant pas de ce que produiront
Ses forfaits, ses plaisirs, sa joie et notre affront,
Faisant avec Dieu sombre une folle gageure,
Et vil, petit, terrible, avec son noir parjure,
Ses fraudes, son succès, sa fange, affreux ciment,
Bâtissant on ne sait quel vaste écroulement !
Comment ne pas aimer la caresse subite
De la mort, spectre auguste avec qui l'âme habite,
Et qui vous ouvre une ombre étoilée où tout luit ?
La mort, c'est le matin, et l'exil, c'est la nuit.

Quand tombent les hérauts du progrès populaire,
Quand une main d'en haut, dans un jour de colère,
Leur ôte brusquement des lèvres le clairon,
Quand Botzaris périt, quand expire Byron,
Quand les quatre sergents de la Rochelle meurent,
On entend le sanglot des nations qui pleurent ;
Les peuples sous ces deuils se courbent, accablés
Et tristes, comme après un orage les blés.
Ces martyrs sont sacrés, et sur toutes les lèvres
Leurs noms volent, donnant aux cœurs les saintes fièvres ;

Ils sont l'exemple, ils sont l'honneur, ils sont l'espoir.
Même quand tout s'éclipse on croit encor les voir ;
Leur œil fixe soutient ceux qui jamais ne cèdent ;
Ils font songer l'enfant qui s'élève, ils l'obsèdent
Du superbe besoin de leur être pareils ;
Et, quand la liberté, dorant les cieux vermeils,
Reparaît, et revient sur les cimes éclore,
Leurs grands fantômes sont mêlés à cette aurore.

Mourir, c'est vaincre. Un mort brille, éclaire et conduit.

Dans les temps ténébreux où tout s'écroule et fuit,
Quand un assassin fait balbutier l'histoire,
Quand le crime finit par avoir de la gloire,
Et qu'il ôte son masque inutile à garder,
Estimant que sa honte est bonne à regarder ;
Quand, lâche et subissant cette infâme bravade,
La conscience, ainsi qu'un voleur qui s'évade,
Retient son souffle, rampe et tremble ; quand les fronts
N'ont presque plus de forme à cause des affronts,
Il est bon de sentir dans l'ombre la présence
De la mystérieuse et sévère innocence
Qui vit dans les tombeaux et que les morts ont seuls,
Et de voir dans la nuit la blancheur des linceuls.
Ce qu'on appelle une ombre est une âme rentrée
Dans l'azur, mais restée au fond de l'empyrée,
Et qui parle à voix basse au peuple humilié.

Ah ! les morts sont présents ! L'absent, c'est l'oublié.
L'absent, c'est le proscrit.

— Que fait donc la patrie ?
Se dit-il. Un bandit la tient, elle est flétrie,

Elle est vendue, elle est esclave, sans appui,
Sans gloire. Et l'on entend quelqu'un rire; c'est lui,
Et c'est elle!

Eh bien, soit. On est proscrit, on pense,
On saigne, avec l'oubli railleur pour récompense;
Tout est bien. Voulait-on autre chose? En avant!
Vers quoi? vers le tombeau, vers la nuit, vers le vent,
Vers l'orage et l'écueil. Pourquoi pas? Rome! Auguste
Sort d'Octave, et le vrai devient faux, et l'injuste
En perspective avec le juste se confond;
Tais-toi, proscrit!

On sent de l'ironie au fond
Du murmure des flots comme du bruit des hommes.
Dans cette brume où tous pêle-mêle nous sommes
On jette sa pensée, inutile semeur;
L'insulte est par moments distincte en la rumeur
Que fait autour de vous la vie universelle;
On rêve; l'océan, plus grand que vous chancelle;
On est chez l'étranger qui, froid, libre et jaloux,
Aime chez lui le droit et le tyran chez vous;
On regarde l'anglais admirer Bonaparte;
On voit cette Carthage où brille un peu de Sparte,
Londre, à quiconque opprime autrui tendre la main.
On marche seul, on suit à pas lents son chemin.
Dans ce désert, la foule, ô nostalgie amère!
On passe regardé de travers, comme Homère.

15 juillet 1868.

XLI

Cet être est si petit qu'il est presque invisible,
Il a pour fonction d'être insecte et nuisible;
Et, rôdant et glissant dans la nuit de Paris,
Punaise, de piquer le sommeil des proscrits.
Il est sorti, de là sa senteur ordinaire,
De ce vieux bois de lit appelé séminaire
Où Basile offre à ceux qui veulent sommeiller
Un grabat dont Tartuffe a fourni l'oreiller.
Impur bi-frons, il est jésuite, il est laïque;
Il arrange avec art l'outrage en mosaïque,
Lourd, mais bariolé, stupide, mais faquin,
Et l'on croit voir Prud'homme en habit d'arlequin.
Il est critique; il a son tarif et sa taxe,
Et d'autant plus d'aplomb qu'il a moins de syntaxe;
Il insulte à l'honneur du devoir accompli;
Calomnier est simple et ne fait pas un pli;
C'est ainsi que sans foi, sans probité, sans style
Et sans talent, on est un misérable utile.
Les pouvoirs forts se font aider, témoin Sylla;
Et leur luxe est d'avoir de ces vermines-là.
Il n'a qu'un dard; les seuls vrais monstres ont des griffes.
Fausses lettres, anas tronqués, mots apocryphes,

Tels sont ses trucs, jeux vils où Fréron se souillait,
Et que contre Voltaire inventa Patouillet.
Il met sa lâche injure au service du prince.
Il échappe au talon vengeur, tant il est mince.
La platitude peut braver l'écrasement.
Il a l'infecte odeur de la bouche qui ment.
Tel qui naît chiffonnier finit par être scribe;
Il porte sur son dos sa hotte à diatribe;
Il la charge, il l'emplit; c'est vide et c'est complet.
Il rampe. Il est si bas, que c'est en haut qu'il plaît.
Quel est son nom? Cherchez. Vous trouverez peut-être.
C'est la moitié d'un cuistre et c'est le quart d'un prêtre.
L'autre quart, c'est une ombre, un doute, un gueux flétri
Qu'eût dédaigné Vidocq, mais qu'estime Piétri.

12 octobre 1868.

XLII

LE PROCÈS LESURQUE

La Chambre criminelle de la Cour de cassation...
Déclare la revision du procès Lesurque non recevable.
(*Arrêt* du 17 décembre 1868.)

I

Et c'est ainsi qu'un tas d'hommes à jupe rouge,
Plus vils dans leur sénat qu'un forçat dans son bouge,
C'est ainsi que de vils et cyniques robins,
Jésuites que d'un signe on ferait jacobins,
Valetaille à genoux sous le plat d'une épée,
Ont fait rouvrir les yeux à la tête coupée !

Elle était dans le fond de la tombe, elle avait
Les pierres de la fosse infâme pour chevet;
Autour d'elle gisaient, muets sous l'herbe haute,
Tous les sinistres morts qui dorment côte à côte

Dans le fatal Clamart dont les cercueils sont courts ;
Sans haleine, sans voix, morte attendant toujours,
Elle était là, pensive à cause des ténèbres.
Ses yeux fermés — le sang collant leurs cils funèbres —
Semblaient faire un refus farouche au firmament
Et vouloir regarder l'ombre éternellement.
L'âme espère au tombeau n'être pas poursuivie.
Mais un bruit est venu du côté de la vie,
Et la tête coupée a remué, son œil
Plein d'un feu sombre a fait le jour dans le cercueil,
Et morne a regardé les hommes, chose affreuse !

Et la nature, mère énorme et douloureuse,
Hélas ! s'est efforcée alors de l'apaiser ;
Les moineaux ont couru près d'elle se poser,
Et la mouche, apportant la pitié de l'atome ;
La rosée a lavé sa pâleur ; divin baume,
La fleur l'a parfumée, et l'herbe qui verdit
L'a doucement baisée, et les corbeaux ont dit :
— N'écoute pas le noir croassement des juges !

Et, dans ce moment-là, cyprès, tombeaux, refuges,
Ossements, ossements, vous l'avez entendu,
Et toi, ciel étoilé, gouffre où rien n'est perdu,
Cette tête, du fond de la fosse maudite,
A crié, dans l'horreur sacrée où Dieu médite :
— Ils ont trouvé moyen de reboire mon sang,
Dieu juste, et de tuer deux fois un innocent !

19 décembre 1863.

II

« ... Si on eût réhabilité Lesurque, il eût fallu restituer à sa famille ses biens confisqués, capital et intérêts, depuis soixante ans; ce qui, dit-on, dépasserait deux millions. Cette considération a dû gravement influer sur l'arrêt de la cour. »

(*Les journaux de décembre* 1868.)

Deux millions, voilà l'obstacle.

Si c'était
Pour qu'en son salon rose où chante Colletet,
L'impératrice puisse inviter à Compiègne
Grandguillot, Grandperret, tous les grands de ce règne;
Si c'était pour aider Rome à faire la nuit;
Si c'était pour aller au Mexique à grand bruit,
Tambour battant, avec une nuée altière
D'étendards déployés, fonder un cimetière;
Si c'était pour forger des chassepots meilleurs,
Si c'était pour créer des engins mitrailleurs
Appropriés au temps de progrès où nous sommes,
Afin d'abattre vite et bien des milliers d'hommes
Comme une faulx passant dans un champ de maïs,
Afin de faire, au meurtre immense du pays,
Travailler nos soldats changés en janissaires,
Afin d'assassiner les hurlantes misères,

Afin que le drapeau de France dans ses plis
Montre Ricamarie à côté d'Austerlitz,
Afin d'exterminer des pauvres, des famines,
Des détresses, vieillards, enfants, forçats des mines,
Pâles, mourant de faim, réclamant des liards,
Deux millions, c'est peu, prenez deux milliards !

Mais il s'agit de rendre à l'innocent justice,
Il s'agit de frapper un coup qui retentisse
Et de purifier un nom infortuné ;
Il s'agit de tirer de l'enfer un damné,
De dire : Apaise-toi, spectre qui te lamentes !
Et d'aller, dans l'oubli des tombes infamantes,
Chercher une mémoire, et de mettre, à côté
D'un mensonge, en ces nuits sans fond, la vérité.
On ne peut gaspiller à ce point les finances !

Confisquer fut le droit. Les vieilles ordonnances
Sévirent sur Lesurque ainsi qu'au temps ancien.
En lui volant sa vie, on lui vola son bien.
Les fils ont disparu, famille foudroyée ;
La fille s'est jetée à la Seine et noyée ;
Tout ce groupe effaré, morne, épars, frissonnant,
A sombré sous l'arrêt funèbre ; et maintenant
— La nuit après la mort, hélas ! c'est la logique, —
On ne distingue rien dans cette ombre tragique,
Sinon des enfants nus, quelques pauvres petits
Dans l'abîme, orphelins pas encore engloutis.
Cette détresse est là sous nos yeux, cela souffre,
Crie, appelle, et l'on voit leurs bras sortir du gouffre ;
Ils pleurent, et la terre et le ciel sont témoins...

A présent, calculons. Deux millions au moins.

Trois peut-être, qui sait? Tout rendre est nécessaire.
Il faudra rembourser cette longue misère.
N'a-t-on pas plus tôt fait de dire : Toi qui fus
Innocent, reste infâme! — Et c'est fini. Refus.
Tout est dit. Être juste est bien, être économe
Est mieux.

Et puis, de quoi te plains-tu, mon brave homme?
De ce qu'on t'a coupé la tête par erreur?
Ce n'est pas notre faute à nous; et l'empereur
Doit-il, parce qu'on dit beaucoup d'impertinences
Sur cet accident-là, pâtir dans ses finances,
Renoncer à Biarritz, vu que Lesurque est cher,
Et n'avoir plus de quoi payer monsieur Rouher?
Qu'en pensez-vous, Glandaz? Qu'en pensez-vous, Devienne?
Président Legagneur, autant qu'il m'en souvienne,
Tu jugeas l'accusé Bonaparte jadis,
Mais tu sers l'empereur; rends ton oracle! dis!
Allons-nous ruiner le budget, qui nous dote,
Pour recrépir à neuf une antique anecdote,
Pour raccommoder, quoi? le nom d'un homme mort,
Et pour laver au fond du code un vieux remord?
Bah! nous rencontrerions, si nous l'osions prescrire,
Le doux nenni de Magne avec son doux sourire.
Le jour où, devant l'huis du trésor, surgirait,
Enclose dans les flancs sacrés de notre arrêt,
La justice, devoir, dette, loi des croyances,
Clarté, sommation céleste aux consciences,
Le caissier, ricanant de Lesurque plaintif,
Allumerait son poêle avec ce plumitif.
Sous l'empire on est fort, on gouverne, on décrète;
De la chose jugée on fait sa cigarette.
D'ailleurs on est sceptique. A bas les morts gênants!
On tourne volontiers le dos aux revenants,

Surtout quand le fantôme apporte une quittance.
Le vrai vieilli n'est plus vraisemblable à distance ;
Et nous ferions hausser les épaules de ceux
Qui gagnèrent le lot d'un coup d'état chanceux
Si nous venions leur dire : O succès ! ô puissance !
Il existe une chose appelée innocence.

Et puis, voyons, vraiment où s'arrêterait-on ?
Que fut à son début l'empire ? Un gueuleton,
Soit ; mais, si l'on persiste à faire ainsi ripaille,
L'empereur finira par être sur la paille.
Le budget fêlé fuit. Nous avons des héros,
Nous avons des sauveurs, et cela coûte gros.
Sachons borner les frais. La loi, qui règne et fauche,
Frappa Lesurque. Bien. Complétons cette ébauche.
On a guillotiné le grand-père à tâtons ;
Exécutons les fils orphelins, et mettons
Leur requête au panier, comme on y mit sa tête.

Faisons à ce sépulcre une faillite honnête ;
Motivons-la si bien qu'on dise : Ils ont raison.
Remettons ce Lesurque en terre, de façon
Qu'il ne puisse, à travers la broussaille, l'ortie,
L'injustice et l'oubli, faire une autre sortie.
Les morts n'ont pas le droit d'ennuyer les vivants.
Régnons, cadis altiers, du haut de nos divans,
Dans notre pourpre ayant un linceul pour doublure.
Ne cédons point ; laissons sur ce nom la souillure ;
Car la démagogie en ce siècle grandit.
Finissons-en avec ce Lesurque. C'est dit.
Ne souffrons pas qu'on touche aux lois, vieille bâtisse.
Quand un homme a péri par arrêt de justice,
Correctement, au jour voulu, sur l'échafaud,
N'admettons point qu'on trouve à la hache un défaut

Sans nous, tout croulerait sous d'effrayants déluges.
Résistons; et soyons dignes d'être des juges,
Après ces vénérés antiques magistrats,
Gravement accoudés sur d'augustes fatras,
Bien payés par les rois, bien bénis par les prêtres,
Et tous morts en odeur de Montfaucon, nos maîtres. —

Vous allez me trouver peut-être curieux,
Mais je voudrais savoir si tous ces Partarrieux,
Tous ces Bellarts qu'on vante et dont on nous agace,
L'un copiant Severt, l'autre singeant Bergasse,
L'un sanguinaire et vil, l'autre horrible et moqueur,
Ont quelque chose en eux qu'on puisse appeler cœur!

*

Et puis, songez-y donc, si l'on allait conclure
De tout cela qu'il est parfois une fêlure
A la chose jugée, et qu'un tribunal peut
Se tromper, faire faire à la corde un faux nœud,
Un faux coup à la hache, un faux acte au concierge
De Thémis, un faux pas à la loi, cette vierge
Qui n'a jusqu'à ce jour guère eu d'autres époux
Que cinq ou six Bellarts et sept ou huit Maupeoux!

*

Reste, ô sombre innocent, dans ton opprobre inique.
Garde ce crime ainsi que l'ardente tunique

Qui devient la peau même et qu'on n'arrache pas.
Les juges monstrueux prennent leur faux compas
Et font autour de toi ce cercle épouvantable.
Au banquet de César la Justice s'attable ;
Elle n'a pas le temps d'être juste. Il te faut,
Comme Jésus sa croix, porter ton échafaud.
Reste sous ton fardeau, patient! Sur ta tombe,
Un remords qui médite, une larme qui tombe,
Tu n'as pas même, hélas! ce lugubre bonheur.
Sois pour toujours muré dans le noir déshonneur.
On t'enferme éperdu dans le forfait d'un autre.

Va, ton crime n'est pas ton crime, il est le nôtre!
Car, lorsqu'il râle et meurt, le fer des lois au sein,
L'innocent a le monde entier pour assassin.

Garde toute l'horreur de ta lugubre histoire,
Lesurque! dresse-toi, grande figure noire!
Qu'on te voie à jamais debout sur l'horizon.

Et vous, famille à qui l'on vola sa maison,
Martyrs dont la stupeur s'est changée en folie,
Veuves qu'on déshonore, orphelins qu'on spolie,
Désormais plus de plainte, et taisez-vous, proscrits!
Ah! je frémis de voir leurs prières, leurs cris,
Leurs larmes, leurs appels craintifs, leurs plaidoiries,
Leurs tremblantes douleurs par le dédain meurtries,
Leurs fronts baissés, leurs bras suppliants, quand c'est nous,
Nous tous qui devrions nous traîner à genoux,
Joindre les mains, pleurer notre erreur insondable,
Peuple, et demander grâce au spectre formidable!

*

... Pourquoi ne pas marcher un peu ? Je vais rêvant,
Tâchant de disperser mon mal de tête au vent.

C'est décembre. L'eau gronde, immense, et le rivage
La repousse et la brise en son refus sauvage ;
L'écume se déchire en larges haillons blancs ;
Tous les arbres du bord de la mer sont tremblants ;
La nature subit l'hiver, ce noir malaise.
L'herbe est mouillée et morte ; au pied de la falaise
Un tumulte d'oiseaux, mauves, courlis, plongeons,
Fourmille et se querelle au milieu des ajoncs ;
Le nuage et le flot font de grands plis farouches ;
Et l'on entend, dans l'air plein d'invisibles bouches,
Le sourd chuchotement du ciel mystérieux ;
L'écueil se tait, témoin tragique et sérieux,
Qui le jour est montagne et la nuit est fantôme,
Et qui, tandis qu'au loin fuit la barque, humble atome,
Regarde vaguement de ses yeux de granit
Les constellations qui rôdent au zénith ;
L'infini balbutie un fragment du cantique
Que dit le Pacifique et qu'entend l'Atlantique ;
Là-bas des voiles vont, Dieu sait où, dans les vents,
Les vagues, les roulis et les fracas mouvants,
Et s'enfoncent, par l'ombre au loin diminuées,
Sous la mélancolie énorme des nuées ;
L'océan m'environne avec ses chants, ses cris,
Sa brume... Et moi je songe à ce gouffre, Paris.

Qu'est-ce que je fais là, près des mers? Je suis triste.

Et vous vous figurez que votre arrêt existe!
Ah! nous déchirerons, nous tordrons, nous mettrons
En pièces la sentence atroce sur vos fronts!
Vous êtes bien les vrais successeurs des vieux cuistres
Qui peuplaient la grand'chambre au temps des rois sinistres,
Et qui dans leurs décrets mêlaient le vrai, le faux,
Le bien, le mal, l'horreur, la mort, les échafauds,
Lourds, et dissimulant votre pointe assassine
Par l'assaisonnement d'un latin de cuisine.

Votre sentence ira pourrir dans les vieux tas
De leurs indignités et de leurs attentats.
Vous imaginez-vous, ô sombres imbéciles,
Qu'après l'arrêt bavé par vos bouches fossiles,
Tout est dit; que c'est fait; que vous avez ôté
Du monde l'équilibre et des cœurs l'équité;
Que vous êtes, magots toussant dans vos flanelles,
Quelque chose à côté des clartés éternelles,
Et qu'il sort du bouquin légal un tel pouvoir
Que l'homme empêche Dieu de faire son devoir!

Ah! l'on pourra puiser au fond des écritoires
Les galimatias et les réquisitoires
Et la prose infamante où Broë triomphait,
Et cracher sur ce spectre, et dire : c'est bien fait!
Ah! l'on entassera tant qu'on voudra la honte;
Le juge, le bailli, le capitoul, l'archonte,
Toutes les robes d'ombre et tous les bonnets noirs,
Tous les hiboux ayant les grottes pour manoirs,

Pourront venir, pourront prodiguer leur grimoire
Et leur haine à cette humble et tragique mémoire ;
Ces stercoraires sont un assez vil essaim
Pour croasser sans cesse : assassin! assassin!
Ils pourront, tous, en foule, à l'heure où la nuit tombe,
Se pencher, au-dessus de cette pauvre tombe,
Dans les hideux rameaux du code, obscur cyprès
D'où tombe cette fiente immonde, leurs arrêts;
Ils pourront épaissir leur justice fétide
Sur ce damné, des lois morne cariatide;
Ils pourront ajouter le désespoir au deuil,
Sous leur chose jugée accabler ce cercueil,
Faire une ignominie exprès pour cette fosse,
Déclarer le lys noir et la vérité fausse;
Paris, ce vieux Paris si petit et si grand,
Pourra dormir, chanter, manger, boire, ignorant
A qui le droit, à qui l'opprobre, à qui la palme...
Soudain, un jour, le ciel oublié, le ciel calme,
Blanchira du côté maudit de l'horizon ;
Ceux qui regarderont auront un grand frisson
Et l'attente sacrée entrera dans leur âme;
Et l'on verra, là-bas, dans l'atmosphère infâme,
Tout à coup, au-dessus du sépulcre effrayant
Que la loi, l'euménide inepte, en bégayant,
Monstre aveugle, a flétri dans sa toute-puissance,
Se lever lentement cet astre, l'innocence!

H.-H., 24 décembre 1868.

XLIII

LE PROCÈS BAUDIN

Deux procès ont été revisés et deux arrêts rendus ce mois-ci...

Oh ! je sais maintenant pourquoi je ne pouvais
Respirer, trouvant l'air de la terre mauvais,
Pourquoi j'avais le fiel du flot sombre à la bouche,
Pourquoi je m'agitais dans le sommeil farouche,
Et pourquoi dans l'espace immense j'étouffais.

Deux meurtres viennent d'être en moins d'un mois refaits,
Recommencés, dans l'ombre où je suis, où vous êtes,
Peuple, et nous les sentons dégoutter sur nos têtes.

En ce décembre obscur, au sépulcre pareil,
Où l'on sent plus de honte avec moins de soleil,
Les hommes préposés à cette forfaiture
Qu'on nomme en France loi, code et magistrature,

Prêts, devant qui les paie, à fléchir le genou,
Jetant aux cabanons quiconque vole un sou,
Mais souriants devant un trône qu'on dérobe,
Ont trouvé le moyen de reteindre leur robe
Avec du rouge pris au baquet des bourreaux,
Le sang d'un innocent et le sang d'un héros;
Et sur eux maintenant le reflet des abîmes
Flamboie, et leur justice a l'aspect de deux crimes!
Si bien qu'à leurs jupons, tachés par leurs arrêts,
Voyant du sang ancien qui semble encor tout frais,
Le peuple, en qui s'accroît la colère, à mesure
Que s'élargit sur eux la double éclaboussure,
Dit en les regardant avec son noir dédain :
— Cette tache est Lesurque, et cette autre Baudin!

22 décembre 1868.

XLIV

SERÉNITE DES CHOSES

Vous me dites :

— Pourquoi cet éternel courroux?
Le ciel n'est pas autant en colère que vous.
Est-ce que ce forfait qui vous indigne, empêche
Le soleil de mûrir le raisin et la pêche
Et de verser la vie et la lumière aux bois
Pleins d'éblouissements, de parfums et de voix?
Est-ce que, renonçant à la molle verdure,
Depuis vingt ans bientôt que cet empire dure,
Les arbres ont cessé de croître un seul instant?
Est-ce qu'en son labeur le chêne haletant,
Las d'ajouter sans fin des branches à des branches,
S'est arrêté, disant : Ramiers, colombes blanches,
Bouvreuils, allez-vous-en, je ne veux plus de vous,
J'ai fini! — Quel est donc, sous l'azur calme et doux,
Le lilas qui s'abstient, le hêtre qui retire
Son murmure à Virgile et son ombre à Tityre?

Quel frêne a pris parti pour vous? quel peuplier
S'est dispensé de vivre et de multiplier?
Contre Aman Bonaparte et pour vous, Mardochée,
Quelle branche de saule ou d'ormeau s'est fâchée?
Quel marronnier, sachant que l'on ne doit pas voir
Les nids tremblants, renonce à faire son devoir,
Et refuse aux oiseaux d'épaissir son feuillage?
Tous les ans, aussi beau qu'Achille et que Pélage,
Une flamme à la main, Mai, ce libérateur,
Apparaît, cuirassé d'azur, sur la hauteur,
Rit, chasse ce tyran l'hiver aux yeux moroses,
Redore l'aube, met hors de prison les roses,
Et tire le verrou glacé qui retenait
Captifs l'acacia, la ronce et le genêt;
Depuis vingt ans, toujours de plus en plus charmante,
La forêt pousse, et verte, et vieille et jeune, augmente
Son frais tumulte, au bruit d'une cité pareil. —

Je suis juste, et, c'est vrai, je constate, ô soleil,
Sous ce ciel où, superbe et tranquille, tu montes,
Le lent grandissement des arbres et des hontes.

8 mai 1869.

XLV

DÉTENTE

On est ce personnage étrange, fait d'acier,
D'azur et d'idéal, le rêveur justicier,
Le poëte chargé de foudres, le nuage
Poussé dans la lumière et l'ombre par ce sage
Qui semble fou, le vent, assainisseur du ciel;
On a l'empire infâme et pestilentiel
Sous soi, très bas, très loin, dans une brume impure;
On voit la conscience humaine qui suppure,
Des tedeums rampant à tâtons dans l'enfer,
Et, sous ce poids, sénats de fange, lois de fer,
L'honneur las qui frémit, morne cariatide...

Mais Avril, qui refait tous les ans l'Atlantide,
Prend peu souci de l'homme, et, pendant que descend
Toute l'âme d'un peuple, il monte éblouissant,
Il emplit l'horizon d'églogues et de fêtes;
On contemple, on oublie, et, comme les prophètes,

Comme les mages, pleins d'orage et de douleurs,
Sombre, on se laisse aller à regarder les fleurs;
On a des yeux; on a, malgré César, une âme;
On se laisse dorer par cette immense flamme,
La vie; et le printemps vous entre malgré vous
Dans le cœur, et vous fait presque paisible et doux,
Avec des grondements pourtant par intervalles;
On écoute chanter les fauvettes, rivales
Du divin rossignol, qui, lorsque l'aube luit,
Prolongent dans le jour sa chanson de la nuit;
Juvénal transparent laisse entrevoir Virgile;
Devant la Némésis la Galatée agile
Surgit, folle, et d'un geste aimable et souverain
Jette en riant sa pomme au noir masque d'airain;
Et le masque effrayant sourit. Que faire, ô lyre?
Tout est parfum, tout est rayon, tout est délire;
L'abîme est nuptial et les flots sont lascifs;
L'écume est de l'amour qui baise les récifs;
La rose au papillon se livre toute nue,
La violette aussi rêve, et cette ingénue
S'offre, et partout l'idylle ouvre de vagues yeux.
O femmes, baignez-vous dans l'océan joyeux,
Soyez les nudités adorables du rêve;
Homère veut Vénus et Moïse veut Ève;
Le reflet de la femme est sur tous les grands fronts.
O vivants, nous aimons parce que nous souffrons;
Donc l'amour est sacré. Sans peur, sans fin, sans nombre,
Aimez! vous tous là-bas, tout le ciel, toute l'ombre,
Aimez, vivez, créez! Mondes, atomes, nids,
Oiseaux, soleils, soyez les amants infinis,
Car l'immensité veut être continuée!

Et voilà comme on flotte, esprit, barde, nuée!
Et voilà comme on va, tout furieux qu'on est,
Dans l'azur, dans ce beau floréal qui renaît,

Dans l'hymen, dans l'amour ! mais sans que Dante abdique,
Sans que la grande haine indignée et pudique
Cesse d'être au plus noir dans votre âme debout ;
Car sans cesse, à travers tout ce printemps, partout,
Toujours l'âpre devoir reparaît, et l'on erre
Semant sur son chemin des chutes de tonnerre.

27 juin 1869.

XLVI

AU DESSERT

— Mon frère, vous avez sauvé l'ordre. — Mon frère,
Vous avez eu raison d'un peuple téméraire,
Cette Pologne était pour l'Europe un ennui.
— Mon frère, grâce à vous tout prospère aujourd'hui.
— Vous dominez Paris et vous protégez Rome.
— J'estime Jellachich. — Mouravief est un homme.
— Vous avez Canrobert qui vaut mieux que Bugeaud.
— Je bois votre Tokay. — Moi votre Clos-Vougeot.
— Mon frère, nous étions en querelle naguère,
Mais je vous aime. — Et moi, je vous ai fait la guerre
Malgré moi. — Vous avez battu mes généraux.
Vous fûtes le vainqueur, sire. — Et vous le héros.
— Votre génie est grand. — Moins que votre bravoure.
— Mon frère, entendez-vous ces vivats? Je savoure
Ces acclamations qui s'adressent à vous.
Le peuple est sous vos pieds. — Il est à vos genoux.

C'est mieux. — Il me respecte, oui, mais il vous adore.
— Vous avez voulu, sire, et tout à coup l'aurore
A reparu ; les lois et la société
Revivent ; et cela, sire, n'a rien coûté. —

Causerie entre czars et rois, propos de table
Qui font rire les morts d'un rire épouvantable.

H.-H., décembre 1869.

XLVII

AUBIN

I

★

— Quel âge as-tu? — Seize ans. — De quel pays es-tu?
— D'Aubin. — N'est-ce pas là, dis-moi, qu'on s'est battu?
— On ne s'est pas battu, l'on a tué. — La mine
Prospérait. Quel était son produit? — La famine.
— Oui, je sais, le mineur vit sous terre, et n'a rien;
Avec la nuit de plus, il est galérien.
Mais toi, faisais-tu donc ce travail, jeune fille?
— Avec tout mon village et toute ma famille,
Oui. Pour chaque hottée on me donnait un sou.
Mon grand-père était mort tué du feu grisou,
Mon petit frère était boiteux d'un coup de pierre.
Nous étions tous mineurs, lui, mon père, ma mère,
Moi. L'ouvrage était dur, le chef n'était pas bon.

Comme on manquait de pain, on mâchait du charbon.
Aussi, vous le voyez, monsieur, je suis très maigre;
Ce qui me fait du tort. — Le mineur, c'est le nègre.
Hélas, oui! — Dans la mine on descend, on descend.
On travaille à genoux dans le puits. C'est glissant.
Il pleut, quoiqu'on n'ait pas de ciel. On est sous l'arche
D'un caveau bas, et tant qu'on peut marcher, on marche;
Après on rampe; on est dans une eau noire; il faut
Étayer le plafond, s'il a quelque défaut.
La mort fait un grand bruit quand tout à coup elle entre;
C'est comme le tonnerre. On se couche à plat ventre.
Ceux qui ne sont pas morts se relèvent. Pas d'air.
Chaque sape est un trou dont un homme est le ver.
Quand la veine est en long, c'est bien; quand elle est droite,
Alors la tâche est rude et la sape est étroite.
On sue, on gèle, on tousse; on a chaud, on a froid.
On n'est pas sûr si c'est vivant tout ce qu'on voit.
Sitôt qu'on est sous terre on devient des fantômes.
— Les pauvres paysans qui vivent sous les chaumes
Respirent du moins l'air des cieux. — On étouffait.
— Pourquoi ne pas vous plaindre aussi? — Nous l'avons fait,
Nous avons demandé, ne croyant pas déplaire,
Un peu moins de travail, un peu plus de salaire.
— Et l'on vous a donné, quoi? — Des coups de fusil.
— Je m'en souviens, le maître a froncé le sourcil.
— Mon père est mort frappé d'une balle. — Et ta mère?
— Folle. — Et tu n'as plus rien? — Si. J'ai mon petit frère.
Il est infirme, il faut qu'il vive; de façon
Que j'ai mendié, mais on m'a mise en prison.
Je ne sais pas les lois, mais on me les applique.
— Que fais-tu donc alors? — Je suis fille publique.

*

Reposons nos regards sur d'autres femmes.

Dieu
A mis toute la paix d'en haut dans ce beau lieu;
C'est un palais et c'est un éden. Faste et joie.
Le rubis sur les seins, l'aube au ciel, tout rougeoie,
Tout est pourpre et splendeur, lumière et volupté.
Roses et femmes sont ouvertes; c'est l'été,
Et l'on voit dans les fleurs et l'on voit dans les âmes.
César rêve, entouré de parfums et de flammes.
Le soir, on fait errer des orchestres sur l'eau;
Diane en marbre avec la lune et son halo
Mêlent leur regard chaste à la tiède soirée;
L'eau par les coups de rame est mollement moirée;
La voix du rossignol, la flûte de Tulou,
Alternent, et l'on chante un refrain andalou,
L'air se tait, toute l'ombre écoute la fanfare,
Et le daim qui buvait au lac sombre, s'effare.

II

Soit. Entre le deuil morne et le joyeux azur,
La différence est grande. Oui. Mais es-tu bien sûr,
Dis, que ce ne soit pas au fond le même abîme,
Et que, dans cette cour qui croit être une cime,

Parmi ces femmes, chœur de déesses, beautés
Qui, mêlant aux rayons de César leurs clartés,
Visibles à travers de majestueux voiles,
Enferment ce soleil dans ce cercle d'étoiles,
Parmi ces déités, reines au front charmant,
Qui semblent faites d'aube et d'éblouissement,
Puisant à pleines mains dans l'or, dans la fortune,
Dans la toute-puissance, il n'en est pas plus d'une
Qui, toute rayonnante en ce royal palais,
Si tu l'interrogeais et si tu lui parlais,
Sous ton œil froid chassant toute pensée oblique,
Répondrait, elle aussi : Je suis fille publique.

12 août 1869.

XLVIII

LES « EMBELLISSEMENTS » DE PARIS

Paris! tu l'as donc pris aussi, grâce aux bâtisses!

Paris, le grand Paris des superbes justices,
Qui dressait en août, en septembre, en juillet,
Son front où tout à coup une étoile brillait,
Ce Paris qui, semblable au fauve dans les jungles,
Allongeait ses faubourgs comme un lion ses ongles,
Ce Paris où Danton poussant dans le ciel noir
Ces grands chevaux ailés, Droit, Gloire, Honneur, Devoir,
A travers la tempête, à travers le prodige,
Passa comme un géant debout sur un quadrige,
Aujourd'hui ce Paris énorme est un éden
Charmant, plein de gourdins et tout constellé d'N;
La vieille hydre Lutèce est morte; plus de rues
Anarchiques, courant en liberté, bourrues,
Où la façade au choc du pignon se cabrant,
Le soir, dans un coin noir faisait rêver Rembrandt;

Plus de caprice, plus de carrefour méandre
Où Molière mêlait Géronte avec Léandre !
Alignement, tel est le mot d'ordre actuel.
Paris, percé par toi de part en part en duel,
Reçoit tout au travers du corps quinze ou vingt rues
Neuves, d'une caserne utilement accrues.
Boulevard, place, ayant pour cocarde ton nom,
Tout ce qu'on fait prévoit le boulet de canon.
Socrate moustachu, tu fais marcher Xantippe
Ferme et droit ; l'idéal a maintenant pour type
Un beau sergent de ville étendu de son long.
Phidias n'est qu'un sot auprès du fil à plomb.
Que c'est beau ! de Pantin on voit jusqu'à Grenelle !
Le vieux Paris n'est plus qu'une rue éternelle
Qui s'étire, élégante et belle comme l'I,
En disant : Rivoli ! Rivoli ! Rivoli !

1869.

XLIX

MISÈRE

Partout la force au lieu du droit. L'écrasement
Du problème, c'est là l'unique dénoûment.
Partout la faim. Roubaix, Aubin, Ricamarie,
La France est d'indigence et de honte maigrie.
Si quelque humble ouvrier réclame un sort meilleur,
Le canon sort de l'ombre et parle au travailleur.
On met sous son talon l'émeute des misères.

L'Afrique agonisante expire dans nos serres.
Là tout un peuple râle et demande à manger.
Famine dans Oran, famine dans Alger.
— Voilà ce que nous fait cette France superbe!
Disent-ils. — Ni maïs, ni pain. Ils broutent l'herbe.
Et l'arabe devient épouvantable et fou.
On rencontre une femme au fond de quelque trou
Accroupie, et mangeant avec un air étrange.
— Qu'est-ce que tu fais là? — Hé bien, j'ai faim, je mange.

— Ton chaudron sur le feu, femme, qu'as-tu dedans?
Ces os, que l'on entend crier entre tes dents,
Cette chair qu'en grondant ronge ta bouche amère,
Qu'est-ce? — C'est un enfant que j'avais, dit la mère.

*

— Les déclamations ne prouvent rien; soyons
Impartiaux; cette ombre est-elle sans rayons?
Vous passez votre temps à dire que l'on souffre
Partout, et que partout on pleure, et qu'en un gouffre
On gémit, comme un tas d'affamés sur l'écueil,
Et vous criez: Tout est misère et tout est deuil!
Tout est misère et deuil? Quelle erreur est la vôtre!
Ah çà, vous ne voyez qu'un côté! Voyez l'autre :

Soyons justes. Voyez. Plaisirs, bals, volupté,
Luxe, et l'hiver le Louvre, et Compiègne l'été.
Oui, faites approcher vos vers les plus féroces,
Oseront-ils nier ces palais, ces carrosses,
Ces festins? Est-ce là de la misère enfin?
Est-ce qu'en cette fête éternelle on a faim?
En ne montrant jamais que l'indigence, on triche.
Vous étalez le pauvre, eh bien, voyons ce riche.
Qu'en dites-vous? Parlez. Est-il assez complet?
Il a ce qu'il convoite, il fait ce qu'il lui plaît.
Ses désirs sont noyés dans le faste lyrique.
Ah! je voudrais bien voir que votre rhétorique
Contestât cette aisance auguste et s'escrimât
A prouver que ce luxe est d'un mince format,

Que cette argenterie est reprochable et manque
Du poids qui la ferait recevoir à la banque,
Que ces cochers ne sont point gras, que ces jockeys
Montent, mal galonnés, des chevaux peu coquets,
Et que ces millions, ruisselant sur ces tables
En ivresses sans fin, ne sont pas véritables?
Reconnaissez qu'ici l'on ne manque de rien. —

On s'est fait tout-puissant pour être épicurien.
On est un homme heureux. C'est doux. Pas de rebelles.
On est le Jupiter d'un Olympe de belles.
On a Biarritz; veut-on varier le tableau?
Après la mer, les bois; on a Fontainebleau.
Chasses, danses, galas, petits jeux sous les treilles,
Rougissantes beautés sous les grappes vermeilles;
Puis course au bois. On fut en décembre vainqueur,
Et l'on rêve, et l'on sent pénétrer dans son cœur
Le pur soleil des champs, des fleurs, des prés, des vignes,
L'azur des clairs étangs et la blancheur des cygnes.

1869.

L

C'est bien, buvez, mangez, rampez, courbez la tête !...
Nos aïeux
Étaient les habitants hagards de la tempête
Dans les cieux.

Ils dispersaient les vents sous leurs vastes coups d'ailes,
Rayonnaient,
Donnaient des rendez-vous à la mort, et, fidèles,
Y venaient.

Ils suivaient, dans l'espace aujourd'hui sombre et vide
Qui se tait,
La Marseillaise, un ange au regard d'euménide,
Qui chantait.

Ils faisaient alterner l'ombre et le météore.
Hosanna !

Revanche! et de Rosbach ces preux faisaient éclore
Iéna.

L'Europe les voyait crier : Luttons encore!
Nous vaincrons!
Et regardait sortir on ne sait quelle aurore
De leurs fronts

Quand ils proclamaient Dieu seul Dieu, sans évangile
Ni coran,
Et quand ils maniaient cette chose fragile,
Un tyran.

Leurs sabres ont chassé, secouant leur dragonne,
De Valmy,
De Fleurus et des bois sinistres de l'Argonne
L'ennemi.

Devant ces preux, semant les progrès, les désastres
Et le bruit,
Les rois disparaissaient comme des fuites d'astres
Dans la nuit.

Moi, je suis un proscrit. J'assiste aux mers farouches,
Aux combats
De l'ombre et de l'écume, où d'effroyables bouches
Parlent bas,

Et, tout en écoutant passer ce cri : justice!
Dans les vents,
Je songe à la grandeur des morts, qui rapetisse
Les vivants.

11 mai 1869.

LI

DÉPART ET RETOUR DES RÉGIMENTS

*

— Aigles, où courez-vous?

Que c'est beau la lumière!
Que c'est beau le soleil! Dans sa splendeur première,
Quand l'aurore apparut, l'aigle la contempla,
Et, s'envolant, il dit à l'astre : me voilà!
Car vous avez, oiseaux que hait l'ombre éternelle,
Pour le soleil les yeux, pour la liberté l'aile.
L'aigle chasse la brume affreuse du vallon;
Il n'est qu'un souffle alors, mais s'appelle aquilon.
Les peuples ont besoin, Dieu seul étant leur règle,
D'avoir au-dessus d'eux l'immense vol de l'aigle;
Car il tombe de l'aigle un éblouissement.
L'aigle va chercher l'aube au fond du firmament,

Vole, et crie en planant dans son vaste équilibre :
Hommes, voilà comment on est quand on est libre!
Le groupe obscur des nuits craint cet audacieux.
Aigles, votre coup d'aile est nécessaire aux cieux.
Tout ce qui n'est pas vie, amour, clarté, principe,
Devant votre passage effrayant, se dissipe;
Votre fier bruit d'orage épouvante le mal;
Le monde esprit succède au vil monde animal;
Partout où vous planez surgit la délivrance,
Vous n'êtes plus la guerre et vous vous nommez France. —

Le bruit d'ailes s'éloigne. Ils s'en vont.

*

On dirait
Que le ciel tout à coup devient une forêt.
Dieu! quelle chute brusque et sombre de ténèbres!
Sous l'épaississement des silences funèbres,
Tout s'efface, et l'espace obscur se refroidit;
L'horizon misérable et morne a l'air maudit;
Des lueurs qui brillaient meurent l'une après l'autre;
De ces langues de feu qui tombaient sur l'apôtre
A peine en flotte-t-il quelques-unes, au fond
D'une ombre où nul ne voit ce que les peuples font;
Toute la terre a pris l'aspect visionnaire,
Et dans cette noirceur roule un vague tonnerre.
Le paysage horrible est pestilentiel;
Chacun des quatre vents aux quatre coins du ciel,
Prononce un mot sinistre, et, comme dans un rêve,
On entend sur les monts, sur la mer, sur la grève,
Cette clameur : Hélas! Puebla! puis ce glas :
Hélas! Mentana! puis les cris : Aubin! Hélas!

Hélas! Ricamarie! Hélas! — Un sombre dôme
Reluit! c'est Rome, à moins que ce ne soit Sodome;
Des silhouettes sont à terre, et c'est épars,
Nu, terrible, et le sang fume de toutes parts;
On entend un tumulte ailé qui se rapproche;
Et, dans l'ombre, ici, là, sous l'arbre, sous la roche,
Dans les villes, au fond des bois, au pied des tours,
Partout on voit des morts...

— D'où venez-vous, vautours?

H.-H., décembre 1869.

LII

LA FÊTE CONTINUE

Et voilà dix-neuf ans bientôt qu'ils sont à table!
Le vol est chancelier, le meurtre est connétable;
Ici le Bienheureux et là le Tout puissant,
Le prêtre et le soldat. Paie, ô France. Or et sang.
Le budget se débraille et danse une pyrrhique.
L'obéissance atteint la bassesse lyrique.
Le front haut, vers l'opprobre on marche avec élan,
C'est à qui tâchera d'être un peu chambellan
Et d'avoir sur son dos de la honte brodée;
La France, qui jadis, fier peuple de l'Idée,
Faucha les rois ainsi qu'un moissonneur les blés,
Aboutit à des tas de valets étoilés.
Quel festin! Tous y font liesse. Rien n'y manque,
On a l'église, on a l'armée, on a la banque.
Auguste fait asseoir Davus à son côté.
Mangeons! L'empire est pris d'un accès de gaîté.
Buvons! L'homme rayonne et la femme étincelle.
Chacun s'essaie au genre où son voisin excelle :

Dupin est scélérat, César a de l'esprit.
Dix-huit Brumaire est mort, mais Deux-Décembre rit.
Pietri raille Maupas, Scapin berne Jocrisse.
Tout est gloire! et, s'il faut parer l'impératrice
Pour les bals où bondit l'empereur encor vert,
L'écrin de la couronne est là tout grand ouvert;
On y puise; et, parmi le saphir, l'émeraude,
Le rubis, la topaze et la perle, on maraude.
L'ivresse émeut les vieux et reflue aux enfants;
Tous les Napoléons petits sont triomphants;
Louis traite Conneau, Nisus fête Euryale.
La cour est au balcon, la garde impériale
Défile altière et fait, devant ces frais minois,
Sonner la grosse caisse et le chapeau chinois.
Ces belles! allez donc leur parler des famines!
Ah! comme elles riraient ces augustes gamines!
On est le joyeux crime et le joyeux péché;
On a des aumôniers, par-dessus le marché,
Payés pour ajuster à cela l'évangile.
Le soir, au fond du parc, ces dames, ô Virgile,
Sous les buissons où glisse un bruit de taffetas,
Dans l'ombre, avec César qui devient Amyntas,
Font des églogues presque aussi décolletées
Que tes Amaryllis et que tes Galatées.

H.-H. 9 décembre 1869.

LIII

ÉPIZOOTIE SUR LES HOMMES DE DÉCEMBRE

Cela n'empêche pas le maître
De continuer le festin.
On a vu Mocquart disparaître;
Espinasse est mort ce matin;
Bineau suit Fortoul qui l'appelle;
Le fossoyeur a pris sa pelle;
Apportez les bières de plomb;
Fossoyeur, aide à les descendre,
Jette sur Morny de la cendre
Et de la fange sur Troplong.

Chacun son tour. Partez, complices!
Noir Saint-Arnaud au cœur d'acier,
Tu trébuches; Magnan, tu glisses;
Tu t'en vas, sanglant Pélissier.

Fould, la corruption est vraie,
Meurs. La mort fauche cette ivraie
Comme les moissonneurs le blé;
Billault tombe, Delangle tombe.
Dupin vient d'entrer dans la tombe;
Les vers de terre ont reculé.

*

Oh! de Strasbourg jusqu'à Bayonne,
Quelle fête et comme on est gai!
Compiègne rit, Biarritz rayonne,
Saint-Cloud de joie est fatigué.
Basile raille don Quichotte.
Un doux bruit de baisers chuchote
Dans la molle fraîcheur des bois.
On trinque; effusion touchante!
Et le guet-apens dit : Je chante!
Et le massacre dit : Je bois!

La table est une grande lyre;
Tous mangent. Gloire aux dieux régnants!
Le vin d'où sort l'éclat de rire
Luit dans les verres frissonnants;
Les femmes ont la gorge nue;
La fanfare dans l'avenue
Saute et bondit comme un esprit;
Le bal tourbillonne en cadence...
Et maintenant, tandis qu'on danse,
Et maintenant pendant qu'on rit,

Morts, faites vos festins funèbres,
Dressez-vous sur votre séant !
Et d'abord, mangez des ténèbres,
Ensuite mangez du néant !
Sous les ifs que le vent balance,
Mangez de l'oubli, du silence,
De l'horreur, de la surdité !
Mangez, spectres et pourritures !
Emplissez vos bouches obscures
De l'ombre de l'éternité !

H.-H. 15 décembre 1869.

LIV

Le sénateur peut être un valet; le flamine
Peut être un doux bandit priant qu'on extermine;
Le juge peut avoir des faux poids plein les mains;
Le prince peut tourner au gueux de grands chemins;
La religion peut faire la mijaurée,
Puis se vendre, et l'honneur peut être une denrée;
Verrès peut bafouer Caton; la trahison,
Comme un pêcheur qui dit: j'ai pris bien du poisson!
Peut rentrer et le soir passer devant nos portes,
Traînant dans ses filets des consciences mortes;
La femme peut lever des yeux doux vers celui
Sur qui le crime, étoile épouvantable, a lui;
Tout le tas des vertus peut être une fumée;
Les docteurs, les consuls, les généraux d'armée,
Peuvent être du bois dont on fait les gibets;
Vesta lascive peut rêver: Si je tombais?
Le progrès peut marcher comme les écrevisses;
Devant le vil succès des forfaits et des vices
L'honnête homme peut être un lâche et rester coi;
La foudre peut dormir dans le ciel... C'est pourquoi
Juvénal indigné démusèle les haines
Dans ce style d'airain qui fait un bruit de chaînes.

25 décembre 1869.

LV

L'EMPIRE LIBÉRAL

2 JANVIER 1870

Nous devenons bon prince et nous changeons de sphère :
L'empire est libéral ! — Diable ! qu'allons-nous faire
De tous nos vieux copains du coup d'état ! Jésus !
Les vendre ? quel rabais ! comme on perdrait dessus !
Le Deux-Décembre est mort, le Deux-Janvier l'enterre.
Ils sont là, le bon juge et le bon militaire,
Et le bon sénateur, en pleurs, les goussets pleins.
Hélas ! irons-nous perdre au bois ces orphelins ?
La forêt de Bondy pourrait les reconnaître ;
Mais eux, quel abandon ! Pourquoi Dieu fit-il naître
Tous ces pauvres gloutons dont pas un n'est repu,
Puisqu'il voulait jouer au crime interrompu !

Un vieux préfet orné de sa vieille préfète
N'est pas sur le marché d'une bonne défaite.

Alignez, d'un côté du bazar, un troupeau
D'anciens sabreurs sans dents en culotte de peau,
Un tas d'hommes d'état, fêlés, hors de service,
Faisant une grimace affreuse et tendre au vice,
Puis, de l'autre côté, mettez un fol essaim
De jeunes belles point avares de leur sein,
Montrant leur torse ainsi qu'Astarté dans la Bible
Et dépensant le plus de nudité possible
A l'éblouissement des passants enivrés;
Et maintenant prenez l'homme que vous voudrez,
Je gage Persigny contre Fialin que l'homme
Offrira, quel qu'il soit, une plus forte somme
Pour les nez retroussés que pour les crânes nus
Et, lascif, à Rouher préférera Vénus.
Aphrodite, voguant blonde et rose en sa conque,
Éclipsera toujours un Partarrieu quelconque;
Tout le Conseil d'état, qu'on paie un million,
Serait coté deux sous à l'hôtel Bullion
Et réussirait moins que Margot à l'enchère.
L'empereur aurait beau leur dire à tous : ma chère !
A vos soudards tannés, à vos vétérans saurs
Croit-on qu'Abdul-Azis offre des huit-ressorts?

LVI

A***

Ou vous êtes naïf ou vous êtes subtil.
Une réforme ! où donc ? Un progrès ! quel est-il ?
Vous dites qu'un grand pas est fait. Quel pas? Je cherche.
A Mandrin pataugeant Jocrisse tend la perche.
Le coup d'état se fait ondoyant et divers.
Nous en vîmes l'endroit, nous en voyons l'envers.
L'empire devenu, sorte d'oison sans ailes,
Presque un pensionnat de jeunes demoiselles ;
Tous les sous-entendus d'un faux mea culpa ;
L'ogre au bon peuple enfant disant : Baisez papa !
Rouher baissant les yeux, Maupas mettant un voile...
Mais toujours l'araignée au centre de la toile !
Toujours le piége ! Une ombre où grondent les fléaux !
Aujourd'hui le néant et demain le chaos !
Un nain creusant un gouffre !

O Dieu partout visible,
Sauve-moi du petit, fût-ce dans le terrible !

Jette-moi, Dieu puissant, chez quelque nation
Entrant, superbe et sombre, en révolution,
Ou sur quelque océan que la tempête éclaire !
Que j'entende, épelant ce que dit ta colère
Dans un langage obscur, mystérieux et beau,
Ou la foudre parler ou tonner Mirabeau !

Mars 1870.

LVII

On me dit : Courez donc sur Pierre Bonaparte.
Non. J'ai ma piste ; et c'est l'Autre — et je ne m'écarte
Jamais du but que rien ne me fait oublier.
Forêts ! je chasse au tigre et non au sanglier.

2 avril 1870.

LVIII

Honnête homme, c'est bien, tu souffres, sois content.
Montre, en te tenant droit, le but auquel on tend.
Sers de cible aux méchants et sers aux bons d'exemple.
Quand César est fait dieu par le prêtre en plein temple,
Quand les Trimalcions se mettent à genoux,
Prouver sa force est grand, montrer son cœur est doux;
Le malheur, tu le veux; l'exil, tu le réclames.
La conscience est l'astre intérieur des âmes
Dont le juste en son cœur contemple le lever.
Tout est le bien venu qui vient nous éprouver.
Ce que vous appelez, vous autres, chose triste,
Sort fatal, deuil, douleur, n'est rien quand on persiste.
Qu'importe l'ouragan, l'éclair, la foudre, tout ?
Le chêne est satisfait quand il reste debout.

20 avril 1870.

LIX

GRONDEMENTS A L'HORIZON

L'Empire atroce avorte en Empire plaintif.
Sénat, conseil d'état, et corps législatif,
Va, Babel ! continue ! emplis-toi de harangues !
Parle neuf cents patois avec tes neuf cents langues !
Entasse lois, projets, rêves, décrets perdus !
Bâtis, avec le bien et le mal confondus,
Avec le plomb et l'or, le granit et l'argile,
Avec Dupin, Franklin, Voltaire et l'Évangile,
Ton monument que Dieu jamais ne protégea,
Pas encore édifice et ruine déjà !
Sois au maître quelconque ! aboie aux hommes libres !
Du peuple douloureux froisse toutes les fibres !

Va ! Dieu tient seul le peuple et seul dicte la loi.
Le soir mystérieux se fait autour de toi.
L'ombre qui vient du fond des mornes solitudes
Et qui mêle l'espace avec les multitudes

T'enveloppe, ô Babel, et baigne tes degrés.
Devant tes bras tendus et tes cris effarés
L'auguste conscience éternelle reculé.
Tu trembles comme un arbre au vent du crépuscule,
Tandis que l'avenir approche avec le bruit
D'un déluge, ô terreur ! qui monte dans la nuit.

Mai 1870.

LX

COUPS DE CLAIRON

*

Soufflez-moi vos rages,
Soufflez-moi vos cris,
Justices, outrages,
Tragiques mépris!

Soufflez la huée!
Penchez-vous sur moi,
Venez, ô nuée
Des faces d'effroi,

Raison qui m'éclaires,
Gloire au rude accent,
O dents populaires
Dans l'ombre grinçant,

Droit, force imperdable,
Sarcasme qui mords,
Rire formidable,
Plaie au flanc des morts,

Logique implacable,
Honneur déserté,
Loi qu'un crime accable,
Et toi, Liberté,

Pâle, en proie aux fièvres
Du vil Lambessa,
Essuyant tes lèvres
Que Judas baisa,

Grands devoirs sévères
Fiers de rester seuls,
Douleurs des calvaires,
Trous noirs des linceuls,

Haine incorruptible
Du mal châtié,
Et toi si terrible,
O sainte pitié,

Vérités farouches
Dont tremble Néron !
Vous êtes les bouches,
Je suis le clairon !

*

I

Quelle est cette ville
Haute sous les cieux
Et qui semble vile,
Bien qu'énorme aux yeux?

Cette ville est celle
Qui commande ici;
Le vin y ruisselle,
Et le sang aussi.

Cette citadelle
Sur cet horizon
Règne, et n'est fidèle
Qu'à la trahison.

Ce burg où l'on monte
Luit dans la vapeur,
Le mont en a honte
Et l'arbre en a peur;

Car ces tours damnées,
Hostiles aux cieux,
Sont les cheminées
D'un feu monstrueux.

Vois sur la colline,
Sous les lourds barreaux,
La lueur féline
De leurs soupiraux.

Une flamme noire,
Où l'honneur, les lois,
La vertu, la gloire,
Brûlent à la fois,

Dans cette bastille,
Peuple! aux yeux de tous,
Flamboie et pétille;
La cendre, c'est vous.

II

Cette cité veille
Du haut de ses forts,
Au dedans vermeille,
Sinistre au dehors.

Ses maîtres jouissent,
Brigands potentats.
Fiers, ils s'éblouissent
De leurs attentats.

Fêtes décevantes!
Heureux et hideux!
Des lyres servantes
Rôdent autour d'eux.

Ces apothéoses
Cachent des remords.
C'est un tas de roses
Sur un tas de morts.

Ils ont pour trophée
Un glaive félon.
La tombe étouffée
Est sous leur talon.

Clameurs jusqu'aux nues,
Faux dieux évoqués;
Les femmes sont nues,
Les cœurs sont masqués.

L'affreuse prière
Du prêtre effronté
Chante et rit, derrière
Leur iniquité.

La horde sans culte,
Sans foi, sans laurier,
Emplit de tumulte
L'antre meurtrier.

Il leur faut des belles,
Il leur faut des lys;
Ces tyrans rebelles,
D'un vin sombre emplis,

Font cette chimère
D'unir sous le ciel
La fleur éphémère
Au crime éternel.

Ils se prostituent;
La couronne au front,
Ils boivent, ils tuent,
Et, repus, ils ont

Dans leurs noirs refuges,
A leur vil foyer,
La robe des juges
Pour tout essuyer.

L'homme est lâche et souple;
A leur déshonneur
Le destin s'accouple;
Et ce long bonheur

Que nul coup ne brise,
Que voit le ciel bleu,
Sera la surprise
Du réveil de Dieu.

III

Le choc de leurs verres
Sous les grands arceaux,
Fait sur les calvaires
Remuer des os.

On voit des Électres
Dans l'obscurité.
L'œil fixe des spectres
Est sur leur gaîté.

Dans l'ombre où leurs faces
Semblent des clartés,
On voit des audaces
Et des nudités.

On voit par la vitre
Ce flagrant délit,
Le casque et la mitre
Dans le même lit.

L'Église se livre,
Pâmée, au plus fort;
Le Sacerdoce ivre
Épouse la Mort.

Effroyables noces!
On dirait les voix
Des bêtes féroces
Chantant dans les bois.

IV

Ils vivent en hâte.
C'est l'éden enfer
Que la foudre tâte
Avec un éclair.

Le roi de Sodome
Est là, l'œil en feu,
Et, crachant sur l'homme,
Écume sur Dieu.

On a tant de fêtes
Sous cet empereur
Que les blancs prophètes
Frémissent d'horreur!

Dans ce crépuscule,
Brume où Dieu s'abstient,
Le lion recule
Et le serpent vient.

V

Ce tas de complices
Est en sûreté.
Hélas! des supplices
Sort la lâcheté.

Toujours fut muette
La ville où tombait
L'odeur du squelette,
L'ombre du gibet.

Eux, que leur importe
A ces impudents,
Puisqu'ils ont leur porte
Barrée en dedans!

Qu'est-ce donc — ô proie!
O fortune! ô sort! —
Qui manque à leur joie?
Tout n'est-il pas mort?

Les créneaux sans nombre,
Le long mur dormant
Font un monceau d'ombre
Sur leur flamboiement.

Visible en ces brumes,
L'aigle menaçant
Passe entre ses plumes
Son bec teint de sang.

Leur dédain féroce
Nargue l'ennemi.
Leur tour est colosse,
Le reste est fourmi.

Sous ce mur immense
Se mettre en arrêt!
Dieu même en démence
Y réfléchirait.

Jamais dans la Grèce,
Jamais dans Rama,
Ville ou forteresse
Si bien ne ferma.

L'écureuil qui saute
Tremblerait de voir
Une tour si haute,
Un fossé si noir.

L'entrée est oblique,
Le rempart est sûr,
Et quiconque applique
Son oreille au mur

Jamais ne s'en vante,
Et, pâle, éperdu,
Garde l'épouvante
Du rire entendu.

*

J'ai la foi, la flamme,
La religion
Par laquelle une âme
Devient légion!

Qu'en mon cœur se forme
Et déborde à flot
La parole énorme
Qui semble un sanglot!

Que de mes entrailles
Sorte le grand mot
Qui court aux murailles
Et donne l'assaut;

Le mot que le bonze
Craint plus, mage impur,
Qu'un bélier de bronze
Au pied de son mur;

Le mot qu'à Florence
Dit Dante irrité;
Le mot Espérance!
Le mot Liberté!

Que chaque vers chante
Et soit un guerrier!
Que la strophe ardente
Se mette à crier!

Que ce fier poëme,
Apre, ouvrant son flanc,
Semant l'anathème,
Bondissant, mêlant

Au choc de l'épée
Le pas du lion,
Semble une épopée
En rébellion!

Que, hors de la tente,
Devant l'escadron,
L'Idée éclatante
S'allonge en clairon!

Que l'hymne s'élève,
Clair, rude, inclément,
Chanson qui s'achève
En rugissement!

Ah! la ville est forte,
Et ses lourds remparts
Pour chiens à leur porte
Ont des léopards;

La ville est fermée
Et le mur hautain
Abrite une armée
Et couvre un festin;

Dans la forteresse
Rit le camp vermeil;
Ainsi la tigresse
Se sèche au soleil.

Mais les fêtes cessent
Si soudain le soir
Des clairons se dressent
Sur l'horizon noir.

Le vil prêtre avide
Jette son coran;
Tout devient livide
Autour du tyran;

Et le maître même
Pâlit, bégayant,
Quand un cri suprême,
Un chant effrayant

Éclôt, populaire,
Fauve et souverain,
Dans de la colère
Et dans de l'airain !

*

Trompettes terribles,
Chantez et sonnez !
Sur ces tours horribles,
Clairons indignés,

Clairons et trompettes,
Jetez votre bruit,
Car ces tours sont faites
De crime et de nuit.

Votre voix de cuivre,
Quand vient le moment,
Gronde, et se fait suivre
Par l'écroulement.

Jetez votre insulte
Comme un vent des cieux,
Jetez le tumulte
Des chants furieux

Sur les tours altières
Des fourbes vainqueurs,
Sur ces sombres pierres,
Sur ces affreux cœurs,

Sur Davus ministre,
Sur César Typhon,
Sur le nain sinistre,
Sur le nain bouffon,

Sur l'enfer qui grince
Et qui triomphait,
Sur le bandit, prince
De tout ce forfait!

Jetez l'harmonie
Qui hurle et hennit
Sur la tyrannie
Bâtie en granit,

Sur l'âpre muraille,
Sur le burg lascif
Où le festin raille
Le tombeau pensif!

Ils ont beau, ces traîtres,
Bénis des faux dieux
Et chers aux faux prêtres,
Être monstrueux;

Leur alcôve obscène,
Douce à leurs sommeils,
Le matin est pleine
De rires vermeils;

Gais, ils peuvent prendre,
Bourreaux en chaleur,
Des baisers de cendre
Aux bouches en fleur;

Les prostituées
Dans leurs alhambras
Comme des nuées
Passent dans leurs bras;

Mathan les encense;
Ils ont, à huis clos,
Tout, l'or, la puissance,
Et la fange, à flots;

Clairons! vomitoires!
Votre acharnement
Remplace ces gloires
Par le châtiment!

Courage! courage!
Guerre à l'antre obscur!
Que l'immense outrage
Soufflette ce mur!

Guerre au nid pirate!
Dénoncez au ciel
Cette scélérate
Qu'on nomme Babel!

Que dans l'air qui tremble
Votre hymne écumant
Vole, éclate, et semble
Un déchaînement!

Votre souffle d'ombre
Déjà donne aux tours
Un penchement sombre,
Effroi des vautours,

Et fait, sous l'opprobre,
Mieux crouler les murs
Qu'un soleil d'octobre
Ne fend les fruits mûrs.

Sonnez! tout s'effare.
Sonnez, voix du sort!
De votre fanfare
Une flamme sort.

*

Malheur à la joie !
Au maître, au seigneur
Sous qui le sort ploie !
Malheur au bonheur !

Malheur au roc chauve,
Au donjon des loups,
Au parapet fauve
Hérissé de clous !

Malheur aux prunelles
Du lynx, du chacal,
Et des sentinelles
Qui gardent le mal !

Malheur aux chlamydes
Des archers postés
Sur des pyramides
Autour des cités !

Malheur aux mosquées,
Aux portes des rois,
Aux tours attaquées
La nuit par des voix.

L'essaim d'hirondelles
Fuira de leur front ;
Des battements d'ailes
S'évanouiront.

On verra des rides
Aux murs blancs de chaux,
Et les chambres vides
S'empliront d'échos.

Que les Babylones
Et que les Memphis
Dressent des colonnes
Comme des défis;

Qu'on fasse une ville
A triple fossé ;
Que tout soit servile
Ou soit terrassé;

Que le roi barbare
Sorti des limons
Mette une tiare
De tours sur les monts;

Sur les lois qu'il foule
Il luit, foudroyant;
Il règne; et la foule
Demande, en voyant

Que tout le contemple,
Prêtres et valets,
S'il est dans un temple
Ou dans un palais ;

Il est grand, superbe,
Et, sous ce voleur,
L'homme est comme l'herbe...
C'est bien, mais malheur,

Malheur à ce temple,
A cette impudeur,
A ce crime, exemple
D'ombre et de grandeur ;

Malheur à ce groupe
De murs factieux
Que le soir découpe
Sur le clair des cieux;

Malheur à ces fêtes,
Aux grands dômes lourds
Qui, montrant leurs faîtes
Plus hauts que les tours,

Difformes, immondes,
Noirs avec splendeur,
Des ténébreux mondes
Semblent la rondeur ;

Malheur aux armées
Jetant dans les champs,
La nuit, des fumées
Et, le jour, des chants ;

Malheur à ces fastes,
Aux jeux, aux concerts,
A ces palais vastes,
A ces donjons fiers,

Emplissant l'espace,
Dans l'ombre aperçus...
Si quelqu'un qui passe
Vient souffler dessus !

*

Clairons ! ceux qui saignent
Ont l'air de dormir ;
Les âmes s'éteignent,
On n'ose frémir.

La morne patrie
Se laisse accabler.
Que votre furie
La fasse parler !

Que toute souffrance,
Que tout droit meurtri,
Reprenne espérance
Et jette son cri !

Que l'espace immense
Soit plein de clartés,
Et d'une semence
De cœurs irrités !

Que chaque âme envoie
Son éclair sanglant !
Que dans l'ombre on voie
Jaillir, s'envolant

Sur les bois, les haies,
Les champs, le lac bleu,
Des lèvres des plaies
Les langues de feu !

*

Sonnez sans relâche !
Racontez aux cieux
A quel point ce lâche
Fut audacieux.

Frappez l'homme blême !
Faites en ce lieu
Un bruit de blasphème
En l'honneur de Dieu !

Frappez la muraille
Du crime impuni !
Que votre appel aille
Droit à l'infini !

Que ce chant s'enfonce
Et, deuil, foudre, affront,
Force à la réponse
L'Inconnu profond !

Du soir à l'aurore
Criez au secours !
Et sonnez encore,
Et sonnez toujours !

Quand par la pensée,
Souffle aérien,
La roche est poussée,
Elle dit : hé bien !

La tour la plus fière
Sous ce vent périt,
Qu'est-ce que la pierre
Peut contre l'esprit ?

*

Qu'après la tempête
De vos sombres chants,
Le spectre, la bête,
Les mages méchants,

Demandent aux nues,
Au vent qui s'enfuit :
— Que sont devenues
Les tours de la nuit?

Où donc, ô vallée,
O brume, ô mistral,
S'en est-elle allée,
La ville du mal?

La ville ivre et fière
D'où Dieu fut banni,
Qui choquait son verre
Contre l'infini,

Qu'on entendait rire,
Et qui sur les monts
Le soir faisait luire
Des yeux de démons? —

Qu'ils cherchent, funèbres,
Écoutant l'écho,
L'amas de ténèbres
Qui fut Jéricho !

Qu'ils cherchent les arbres,
Les chars, les pavois !
Qu'ils cherchent les marbres,
Qu'ils cherchent les voix !

Qu'ils cherchent le maître,
Le chef, le gardien,
Le psaume du prêtre,
L'aboiement du chien !

Et les hallebardes,
Et l'encensoir d'or,
Et le pas des gardes
Dans le corridor !

Les thyrses de lierre,
Les murs teints de sang,
Et la fourmilière
Des femmes dansant ;

Les belles fantasques,
A l'œil tendre et fou,
Qui nouaient des masques
Derrière leur cou !

L'herbe et l'alouette,
Et l'aigle en son nid,
Et la silhouette
Des sphinx de granit !

Les donjons épiques,
Les grands arsenaux !
Qu'ils cherchent les piques
Entre les créneaux !

Qu'ils cherchent les rampes,
Les jardins, les cours,
Le reflet des lampes
Aux rondeurs des tours !

Quelle nuit profonde,
O vent syrien !
Qu'ils cherchent un monde,
Et ne trouvent rien !

1870.

TABLE

TABLE

		Pages.
I.	Entrée au désert	1
II.	Encore a l'océan	3
III.	Un peuple était debout, et ce peuple était grand	5
IV.	Cæsar	7
V.	Écrit sur un exemplaire de la vie d'Apollonius de Tyane	9
VI.	Écrit sur un exemplaire des « Chatiments ».	11
VII.	Justice est devoir.	13
VIII.	La mort de Saint-Arnaud	20
IX.	Les vaincus font leurs conditions.	30
X.	Ses rêves.	32
XI.	Tenez, mon président, je vous le dis d'aplomb.	35
XII.	Bord de la mer.	37
XIII.	Le Tirepoint	39
XIV.	J'étais dans une église et j'entendis un homme.	42
XV.	Ils nous raillent, disant : — Ces gens, en vérité	44
XVI.	Vous n'avez pas pris garde au peuple que nous sommes.	45
XVII.	Quand, des trous à ses mains, des trous à ses pieds froids.	46
XVIII.	Sa conscience.	49
XIX.	Le mal du pays.	51
XX.	Je suis de ceux qui, sûrs du progrès, l'âme ouverte	53

		Pages.
XXI.	Basse-cour	54
XXII.	Vous êtes riche, heureux, souriant, point austère.	55
XXIII.	Un président	56
XXIV.	A un ennemi inconscient	59
XXV.	La haine qui rit	60
XXVI.	Amnistie	63
XXVII.	En conseil	66
XXVIII.	Je ne désire pas la mort de Bonaparte	68
XXIX.	L'empereur a Compiègne	69
XXX.	En plein XIXe siècle. Rosalie Doise	75
XXXI.	Approbation des prêtres	83
XXXII.	Autres prêtres	85
XXXIII.	Pour le prêtre il est saint, pour le juge il est juste.	87
XXXIV.	Pour l'écrivain vénal il est un dur moment	90
XXXV.	Qu'il sorte des coquins de la honte qu'on sème	92
XXXVI.	Vous le trouvez bon. Soit. Moi je suis triste	93
XXXVII.	Mentana	95
XXXVIII.	Après seize ans	108
XXXIX.	Les prêtres des faux dieux jouant leurs comédies.	113
XL.	Baudin	116
XLI.	Cet être est si petit qu'il est presque invisible.	120
XLII.	Le procès Lesurque	122
XLIII.	Le procès Baudin	133
XLIV.	Sérénité des choses	135
XLV.	Détente	137
XLVI.	Au dessert	139
XLVII.	Aubin	142
XLVIII.	Les « embellissements » de Paris	146
XLIX.	Misère	148
L.	C'est bien, buvez, mangez, rampez, courbez la tête.	151
LI.	Départ et retour des régiments	154
LII.	La fête continue	157
LIII.	Épizootie sur les hommes de décembre	159
LIV.	Le sénateur peut être un valet	162
LV.	L'empire libéral	163

Pages.

LVI. A***. 165

LVII. On me dit : Courez donc sur Pierre Bonaparte. . . 167

LVIII. Honnête homme, c'est bien, tu souffres, sois content. 168

LIX. Grondements a l'horizon. 169

LX. Coups de clairon. 171

14690. — Lib.-Imp. réunies, Motteroz, Dr, 7, rue Saint-Benoît, Paris.

PQ
2285
A7
18--

Hugo, Victor Marie
Les années funestes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY